848
G 32

BRIEF
PQA
0024165

Presented to the

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

by the

ONTARIO LEGISLATIVE
LIBRARY

1980

PROSPER

—

4e SÉRIE IN-8o

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

« Eh bien ! monsieur Dumesnil, est-ce que vous n'avez pas entendu le signal ? » (P. 83.)

PROSPER

OU

LE PARESSEUX CORRIGÉ

PAR

ÉTIENNE GERVAIS pseud.

Roy, Just Jean Étienne, 1764-1870

TOURS

ALFRED MAME ET FILS ÉDITEURS

—

M DCCC LXXXI

LIBRARY
AUG
27
1980
UNIV. OF ILL.

22863

brief

PQA

0024165

PROSPER

CHAPITRE I

Le dormeur.

Il était près de midi lorsque M. Granville regagna sa maison de commerce après une course matinale de plus de quatre heures. Il monta rapidement à son bureau par l'escalier de service, ouvrit la porte à l'aide d'une clef particulière, et parut fort étonné en entrant de trouver la chambre vide. S'approchant aussitôt de la cheminée, il tira à plusieurs reprises et avec vigueur le cordon d'une sonnette; et comme on ne répondait pas assez

vite, il alla au salon, et appela trois fois, avec une intonation qui allait *crescendo :* « Jacques !... Jacques !... Jacques !... »

Presque aussitôt on entendit un cliquetis d'assiettes et de verres dans la salle à manger; et en même temps la porte de cette salle communiquant avec le salon s'ouvrit bruyamment, et livra passage à Jacques, qui, l'air effaré, la casquette à la main, fit quelques pas au-devant de son maître, et, s'arrêtant à une distance respectueuse, dit du ton le plus humble qu'il put prendre : « Monsieur a sonné ?...

— Oui, sonné à tour de bras et appelé à tue-tête ; mais il paraît que vous êtes sourd ce matin.

— Monsieur voudra bien m'excuser : c'est que j'étais occupé à mettre le couvert pour le déjeuner, et j'étais descendu à l'office pour chercher le dessert ; voilà pourquoi je n'ai pas entendu monsieur du premier coup.

— C'est bon, je reçois vos excuses sur ce fait; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Où est mon fils ? pourquoi n'est-il pas dans mon bureau ?

— M. Prosper ?... balbutia Jacques d'un air étonné.

— Oui, M. Prosper ; vous savez bien que je ne parle pas d'un autre, puisque je n'ai que lui d'enfant.

— Ah ! M. Prosper n'est pas dans le bureau de monsieur, fit Jacques en prenant un air bonasse ; c'est probablement qu'il est encore dans sa chambre... ou peut-être ailleurs.

— Fort bien ; feu M. de Lapalisse n'aurait pas mieux dit. Mais vous n'avez donc pas fait ce que je vous avais ordonné ce matin au moment de mon départ ?

— Pardon, j'ai exécuté de point en point les ordres de monsieur. Aussitôt après son départ, j'ai été éveiller M. Prosper; je lui ai dit comme ça que monsieur m'avait chargé de lui dire de se lever immédiatement, et de venir dans le bureau de monsieur pour terminer le travail que monsieur lui a donné il y a plusieurs jours. Il m'a répondu qu'il allait se lever à l'instant, et qu'il descendrait aussitôt qu'il serait habillé et qu'il aurait fait sa prière.

— Et quand vous avez vu qu'il ne descendait

pas, vous n'êtes pas retourné lui dire de se dépêcher ?

— Monsieur ne me l'avait pas dit.

— C'est juste, et vous n'êtes pas capable de rien faire de votre chef. Eh bien, retournez à l'instant le prévenir que s'il ne descend pas sur-le-champ, c'est moi qui irai le chercher. »

Jacques s'empressa de monter à la chambre de son jeune maître, située deux étages plus haut. Il trouva Prosper à demi habillé, mais étendu sur son lit et dormant d'un profond sommeil.

« Monsieur Prosper ! Monsieur ! s'écria Jacques en lui secouant le bras ; comment ! vous vous êtes rendormi après vous être habillé à moitié !

— Tiens, c'est toi, Jacques ! fit Prosper en bâillant, en se frottant les yeux et en s'étirant : voyons, que me veux-tu ? Je faisais un rêve charmant ; tu as eu grand tort de m'éveiller.

— Il s'agit bien de rêver vraiment ; voilà monsieur votre père qui vous demande, et qui

va venir vous chercher si vous ne descendez immédiatement auprès de lui.

— Mon père, s'écria Prosper tout effrayé et en sautant en bas de son lit ; mon père ! répéta-t-il : mais comment se fait-il qu'il soit déjà de retour ?

— Dites plutôt : Comment se fait-il qu'il ne soit pas rentré depuis longtemps ? Car savez-vous l'heure qu'il est ?

— Non ; mais je suppose qu'il est neuf heures on neuf heures et demie au plus.

— Eh bien, il est midi moins un quart, et il était huit heures quand je vous ai éveillé.

— Ah ! mon Dieu, comment faire ? et mon ouvrage qui n'est pas même commencé !... Va, mon cher Jacques, va dire à mon père que j'ai eu la migraine, et que c'est ce qui m'a empêché de me lever et de travailler comme j'en avais pris l'engagement.

— Oui, avec cela qu'il est de bonne humeur aujourd'hui, monsieur votre père, et qu'il paraît bien disposé à accueillir de pareilles excuses ! Il m'enverrait joliment promener, si j'allais lui parler de votre prétendue migraine,

et il serait bientôt monté ici. Tenez, le mieux est que vous veniez vous expliquer avec lui ; il criera, il grondera peut-être un peu fort, puis il s'apaisera, car après tout il vous aime beaucoup, et il ne voudrait pas trop vous contrarier.

— Je ne m'y fie pas. Ah! si ma mère était ici, cela s'arrangerait facilement ; pourquoi faut-il qu'elle ait été obligée d'aller aux eaux d'Ems cette année !

— Cela s'arrangera tout de même sans elle ; car, encore une fois, que pourrait-il vous faire ? Vous n'êtes pas comme un de nous autres qu'il peut flanquer à la porte quand il est mécontent de nous; vous êtes son fils, son unique héritier, et il n'y a pas de danger qu'il songe à vous causer un chagrin sérieux. Mais pour vous épargner une trop verte réprimande, hâtez-vous de vous rendre auprès de lui. Allons, vite, achevez de vous habiller, je vais vous aider. »

En disant ces mots, Jacques donnait prestement un coup de peigne à Prosper, lui passait son gilet, lui nouait sa cravate, l'aidait à

mettre son habit; puis il l'entraîna après lui dans l'escalier, lui fit traverser l'antichambre, le salon, et le conduisit à la porte du bureau de son père, dans lequel il le poussa en quelque sorte.

Prosper s'avança en rougissant et les yeux baissés.

M. Granville était assis devant son bureau et écrivait une lettre. Il détourna la tête en entendant ouvrir la porte de son cabinet, et en apercevant son fils, il lui dit d'un ton calme et qui n'avait rien de cette sévérité à laquelle Prosper s'attendait, d'après le rapport de Jacques: « Ah! te voilà. Dans un instant je suis à toi; en attendant, lis cette lettre que je reçois de ta mère, et à laquelle je réponds. » Et en disant ces mots, il tendit la lettre à Prosper.

Celui-ci, pleinement rassuré par cet air de bienveillance, releva la tête, s'approcha pour prendre la lettre, et en même temps il souhaita le bonjour à son père et s'informa de l'état de sa santé, comme il avait coutume de le faire chaque jour la première fois qu'il se trouvait en sa présence. Le père répondit, selon son

habitude, à cet acte de déférence filiale par un mot bienveillant et une légère caresse ; puis il se remit à écrire, pendant que Prosper lisait la lettre de sa mère.

Tandis qu'il était occupé à cette lecture, Jacques vint annoncer que le déjeuner était servi.

« Allons nous mettre à table, dit gaiement M. Granville, car mes courses de ce matin m'ont donné un furieux appétit ; j'achèverai après déjeuner d'écrire ma lettre, et toi de lire la tienne. »

Pendant tout le repas il ne fut question que de Mme Granville. Elle annonçait dans sa lettre que les eaux lui avaient fait beaucoup de bien, et qu'elle espérait, la saison terminée, le plus heureux résultat de leur influence sur sa santé. Ce sujet de conversation, sur lequel le père et le fils ne tarissaient pas, faisait presque croire à celui-ci que la bonne nouvelle qu'on venait de recevoir avait fait oublier à son père de lui demander compte de l'emploi de son temps dans la matinée ; mais il ne devait pas tarder à être détrompé.

En rentrant dans son cabinet, M. Granville dit à son fils : « As-tu lu la partie de la lettre où ta mère parle de toi ?

— Non, pas encore, papa ; j'en suis resté à l'endroit où elle parle de l'heureuse influence des eaux sur sa santé...

— Elle donne ensuite quelques détails sur le séjour d'Ems, qu'elle trouve bien frivole, bien ennuyeux pour une personne habituée à la vie affairée du commerce. Mais passe ces détails qui ne sauraient avoir beaucoup d'intérêt pour toi, et lis seulement le paragraphe qui te concerne. »

Et comme Prosper cherchait des yeux ce passage, son père le lui indiqua en lui disant de le lire à haute voix. L'enfant obéit, et lut ce qui suit :

« Embrasse bien tendrement notre cher « fils ; dis-lui combien je serais heureuse « d'apprendre qu'il a enfin tenu la promesse « qu'il m'a faite lors de mon départ, *de faire « tous ses efforts pour se corriger de son dé- « plorable défaut de paresse, et qu'il y a*

« *réussi.* Cette nouvelle me ferait un bien « infini, et contribuerait plus au rétablisse- « ment de ma santé que ne pourraient le faire « toutes les eaux thermales de l'Europe. »

Ici M. Granville arrêta son fils, qui paraissait disposé à continuer, en disant : « C'est assez, le reste est insignifiant. Eh bien, que dois-je dire à ta mère à ce sujet ? car j'en suis précisément arrivé là dans ma lettre. »

A cette question, Prosper baissa la tête sans souffler mot.

« Ton silence, reprit M. Granville, n'est que trop significatif : c'est l'aveu tacite que tu as trompé ta mère par de fausses promesses, et que depuis son départ tu n'as pas fait le moindre effort pour te corriger. Une pareille réponse va la désoler, et certes, elle ne contribuera pas à sa guérison. Je voudrais bien trouver un moyen d'atténuer l'effet que va produire sur elle une pareille déception ; mais comment faire ? Si depuis son absence j'avais remarqué chez toi quelques tentatives pour accomplir tes promesses, même une

seule, je pourrais les présenter comme des actes de bonne volonté, qui, s'ils n'ont pas été soutenus, ou s'ils n'ont pas encore été suivis de résultats satisfaisants, donnent au moins des espérances pour l'avenir. Mais rien, rien, rien: tel est le mot qui résume à lui seul ton travail depuis quinze jours que ta mère nous a quittés. Voyons pourtant, car je suis disposé à pousser l'indulgence jusqu'à ses dernières limites, non pas à cause de toi, mais à cause de ta mère et pour ne pas trop l'affliger. J'ai dit que je me contenterais d'une seule tentative : eh bien, as-tu travaillé ce matin, comme tu t'y étais engagé hier, à la besogne que je t'ai donnée depuis si longtemps? Tu devais venir faire ce travail sous mes yeux et dans mon cabinet ; j'aurais pu ainsi veiller moi-même à ce que tu ne perdisses point de temps. Mais comme tu as su que j'avais été forcé de m'absenter, tu as préféré rester dans ta chambre, sans doute pour être plus tranquille, quoiqu'au fond il eût été plus convenable de venir dans mon cabinet, où je pouvais rentrer d'un instant à l'autre, et où

j'eusse été flatté de te trouver occupé. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas chicaner là-dessus, pourvu que tu aies fait quelque chose qui témoigne enfin de la bonne volonté. Allons, parle : à quoi as-tu employé ta matinée ? montre-moi tes cahiers. »

Prosper baissa la tête encore plus bas, et continua de garder le silence.

« Veux-tu parler enfin ? dit M. Granville en élevant la voix à un ton qui annonçait l'orage ; réponds-moi, oui ou non : as-tu travaillé ce matin ? »

Un « non » faiblement articulé fut la seule réponse à cette interpellation.

« Et pourrais-tu me dire pourquoi tu n'as pas travaillé ? continua le père, toujours du même ton.

— C'est que..., balbutia Prosper en pleurnichant, c'est que..., c'est que... j'ai eu la mi... migraine.

— La migraine !... ah ! ah ! oui, la migraine, ricana M. Granville, je connais ça ; c'est une maladie fort commode : si elle empêche de travailler, elle n'ôte pas l'appétit,

car tu viens de faire passablement honneur au déjeuner. » Puis, changeant de ton, et prenant une voix sérieuse et grave, il continua ainsi : « Pourquoi chercher à t'excuser par un mensonge ? tu aggraves ta faute au lieu de la pallier ; j'aurais mieux aimé que tu me disses simplement : Je n'ai pas travaillé, parce que je me suis laissé encore entraîner par ma paresse habituelle.

— Je vous assure, papa, que lorsque Jacques est venu m'éveiller ce matin, je me suis disposé à me lever avec l'intention bien formelle de travailler ; mais je ne sais comment cela s'est fait, tout en commençant à m'habiller, le sommeil m'a gagné de nouveau, je suis retombé sur mon lit, et je me suis rendormi sans m'en apercevoir, jusqu'à ce que Jacques soit venu de nouveau me réveiller au moment où vous êtes rentré.

— Ah ! j'aime mieux cette explication que l'autre, parce qu'elle est plus vraie, reprit M. Granville avec un léger accent de tristesse affectueuse ; mais, mon pauvre garçon, cela me prouve que ce malheureux défaut de la

paresse a poussé chez toi des racines bien plus profondes que je ne l'avais pensé jusqu'ici, et qu'il est temps, grand temps d'employer des moyens énergiques pour déraciner ce vice, qui t'entraînerait à ta perte. Comme mes affaires, qui emploient la plus grande partie de mon temps, ne m'ont pas permis, ainsi que je l'aurais désiré, de m'occuper directement de ton éducation, j'ai dû remettre ce soin à des précepteurs, et Dieu sait combien j'ai été obligé, ou plutôt combien tu m'as obligé d'en changer ! Tous se sont accordés à te reconnaître de l'intelligence et des capacités ; mais tous aussi, avec le même accord, ont déclaré que l'indolence et la paresse paralysaient les facultés que Dieu t'avait données, et tous enfin ont échoué dans les tentatives qu'ils ont faites pour te corriger de ce déplorable défaut. J'étais dès lors résolu à te mettre dans une pension, où l'assujettissement à la règle, la surveillance active et sévère des maîtres, et l'exemple de tes camarades, t'auraient forcé sans doute à rompre tes habitudes d'indolence, et à contracter des habitudes de

discipline et d'activité. Cette menace seule parut produire sur toi une impression salutaire; tu me fis les plus belles promesses, et cette fois tu les as tenues au moins pendant quelque temps.

« D'un autre côté, ta mère, qui tenait à te conserver auprès d'elle, insista pour me faire abandonner, ou tout au moins ajourner ce projet. Elle me fit surtout valoir une considération qui me détermina à acquiescer à ses désirs. Tu étais arrivé à l'âge de faire ta première communion; elle pensa que la préparation à cet acte, un des plus importants de la vie, se ferait mieux sous nos yeux et sous la direction de M. l'abbé Rousseau, ton dernier précepteur, que dans un pensionnat ou dans un collège, où tu serais distrait par de nombreux camarades et par des occupations variées. A la maison toute autre étude devait être suspendue, afin que tu pusses te livrer entièrement et exclusivement à l'étude la plus importante de toutes, celle de la religion. Cet arrangement parut te convenir à merveille, parce que tu aimais, disais-tu, le

bon abbé Rousseau plus qu'aucun de tes autres précepteurs, et que lui-même te portait une vive et sincère affection. Grâce au zèle et à la sollicitude toute paternelle de ton précepteur, tu semblas, au moins pendant quelque temps, avoir renoncé à tes mauvaises habitudes de paresse; tu suivais régulièrement avec lui les exercices du catéchisme de la paroisse; aux instructions que tu y recevais l'abbé Rousseau joignait des explications plus détaillées, et te faisait rédiger des résumés de ce que tu avais entendu; enfin u passas d'une manière on ne peut plus satisfaisante les examens que te fit subir M. le curé sur ton instruction religieuse, et tu fus admis au nombre des enfants jugés dignes de se présenter à la table sainte. Tout me faisait espérer qu'accomplissant ce grand acte dans de bonnes dispositions, tu en retirerais d'heureux fruits, et que tu serais à jamais corrigé du défaut qui m'avait tant alarmé pour ton avenir. Malheureusement, quelque temps après ta première communion, notre cher abbé Rousseau fut forcé de nous quitter, sur

l'ordre de son évêque, qui l'appelait à exercer le saint ministère dans une paroisse rurale de son diocèse.

« A partir de cette époque, et dès qu'il s'est agi de reprendre tes études abandonnées pour ne pas te distraire de ta préparation à la première communion, je t'ai vu avec douleur retomber dans ton ancien péché ; et rien, ni mes remontrances, ni mes menaces, ni les larmes de ta mère, n'a pu te faire sortir de la fainéantise où tu croupis. Au départ de ta mère, tu lui avais fait les plus belles promesses, comme elle le rappelle dans sa lettre ; j'ai cru un instant moi-même que tu les tiendrais, pour ne pas affliger un cœur qui t'aime tant. Pour m'en assurer, j'ai voulu te mettre à l'épreuve, épreuve qui n'avait rien de difficile, car il s'agissait d'un devoir classique des plus simples, qu'un écolier ordinaire aurait fait en quelques heures ; je t'ai donné trois jours pour le terminer, et en voilà quinze au moins que tu fais traîner ce travail ! Chaque fois que je te demandais où tu en étais, tu avais une excuse toute prête pour m'expli-

quer comme quoi tu n'avais pas encore pu t'en occuper. Tantôt c'était un grand mal de tête, car la migraine joue toujours un grand rôle dans le métier de paresseux ; tantôt tu avais égaré ton dictionnaire ou ta grammaire ; une autre fois, Jacques avait oublié de t'éveiller, et tu avais dormi la grasse matinée, comme aujourd'hui. Puis ce fut la visite de ton oncle et de ton petit cousin Jules, qui arrivaient de province ; il fallait bien tenir compagnie à ce dernier et t'amuser avec lui pour le distraire, pendant que son père et moi nous courions dans Paris pour nos affaires... Je n'ai pas besoin de te rappeler de quelle manière j'ai accueilli ces excuses, et de quelle inutilité ont été mes semonces les plus sévères. J'avais compté sur un moyen plus efficace, lorsqu'il fut question de la promenade à Montmorency avec ton oncle et ton cousin ; j'avais décidé que tu ne serais pas de la partie à moins que ton travail ne fût terminé. « Il le sera, je vous « le garantis, » t'étais-tu écrié ; et cependant il ne le fut pas. J'aurais dû rester inébranlable ; cependant j'eus la faiblesse de céder,

moins, il est vrai, à tes sollicitations et à tes larmes qu'aux instances de mon beau-frère et de mon neveu, surtout de ce dernier, qui n'eût goûté aucun plaisir à la promenade s'il eût été privé du seul camarade qu'il connût à Paris, où il venait pour la première fois. Toi, de ton côté, tu pris l'engagement formel de réparer, dans la journée qui suivrait la promenade de Montmorency, tout le temps perdu auparavant. Il en fut de cette journée comme des autres. « Les fatigues de ta course de la « veille, me dis-tu, t'avaient empêché de « travailler ce jour-là. » Je t'ai laissé encore un jour de repos. Enfin je t'ai ordonné hier de venir ce matin sans faute travailler dans mon cabinet, exigeant que cette fois ta besogne fût terminée avant midi, et te déclarant que je n'admettrais plus d'excuses. Eh bien, tu as bravé cet ordre, comme tu avais déjà bravé toutes mes observations, toutes mes remontrances antérieures. Maintenant la mesure est comble, et je me vois forcé de prendre définitivement une mesure à laquelle j'avais déjà songé, et dont je n'ai été détourné que

par les motifs dont je t'ai parlé tout à l'heure. Ainsi prépare-toi à partir demain matin pour une pension où tu resteras jusqu'à ce que tu aies terminé tes études. Ne pouvant annoncer à ta mère que tu as tenu les promesses que tu lui avais faites, je vais au moins lui faire part des moyens que je suis réduit à employer pour te corriger. »

CHAPITRE II

Les conseils de maître Jacques.

M. Granville avait prononcé cette longue mercuriale du même ton grave et sérieux qu'il avait pris en commençant. Prosper l'avait écouté l'oreille basse, plus inquiet du calme que montrait son père que s'il eût éclaté en reproches et en menaces, parce que, dans ce dernier cas, il le savait par expérience, le courroux de son père n'était qu'un orage passager ; mais lorsqu'il parlait avec ce sang-froid et ce calme soutenu, c'était la preuve d'une résolution arrêtée d'une manière inébranlable.

Aussi le pauvre garçon, en entendant la

conclusion, c'est-à-dire l'annonce de son prochain départ pour une maison d'éducation, poussa un profond soupir, et bientôt éclata en sanglots, au milieu desquels on entendait répéter le nom de « maman, maman ». Espérait-il attendrir M. Granville par ces démonstrations lamentables, et par l'invocation du nom de sa mère? Antérieurement cela lui avait quelquefois réussi, surtout quand Mme Granville intervenait en sa faveur; mais aujourd'hui, s'il avait conçu un instant cet espoir, il ne tarda pas à le voir s'évanouir.

« Que signifient ces pleurs, reprit M. Granville en feignant de paraître étonné. Te voilà âgé déjà : dans quelques jours tu auras seize ans. Que sais-tu ? Rien. Sans mathématiques, sans aucune connaissance littéraire ni commerciale, comment pourrais-tu diriger quelque jour le travail et la vaste comptabilité de nos magasins ? La science ne s'acquiert qu'à force d'études, et tu ne t'appliques à aucun de tes devoirs. Crois-tu donc notre fortune inépuisable ? Il n'est point de fortune qui résiste à la paresse.

« Peut-être tu as pensé qu'il te suffira de choisir des employés honnêtes et intelligents. Il en existe assurément. Mais, outre que le choix en est fort difficile, ne crois point que cela te permette de vivre dans l'oisiveté. Il n'est pour voir que l'œil du maître, dit le proverbe; et toute maison dont on néglige le soin va bientôt à une ruine complète. D'ailleurs, le travail n'est-il pas une loi posée par Dieu et à laquelle nul ne peut se soustraire? L'homme paresseux, dans le monde, devient un être inutile, sinon dangereux. Ne t'étonne point de mon langage sévère. Que de fois, mon cher enfant, je me suis pris à gémir en voyant ton indolence de plus en plus invincible! Ta bonne mère elle-même, dont tu invoques le nom et qui t'aime au point de te cacher ses douleurs, est tellement affligée de ta paresse persistante qu'elle est venue ici, dans ce bureau, quelques instants avant son départ, pour me prier de ne plus retarder ton entrée en pension. Elle sait trop qu'un plus long séjour à la maison ne peut t'être que nuisible, et c'est en partie pour éviter tes lamen-

tations et tes prières qu'elle a avancé son départ pour les eaux d'Ems... Cesse donc tes pleurs; remonte dans ta chambre, ramasse tes livres et tes effets; Jacques t'aidera à les ranger dans une malle. Cela te fera une distraction. »

Quelques minutes après, le dialogue suivant s'échangeait entre Jacques et Prosper:

Jacques. « Bah! y a-t-il là de quoi vous désoler, monsieur Prosper? Le séjour d'une pension n'a rien de si déplaisant.

Prosper, *d'un air maussade.*—Tu en parles à ton aise, toi. Est-il donc si gai de quitter la vie commode que je mène ici pour aller je ne sais où? Il va me falloir travailler toute la journée, être nourri très mal et vivre sous la dépendance continuelle de maîtres durs et méchants!

Jacques, *riant.*— Vraiment! monsieur Prosper, vous avez cette idée! On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est qu'une pension. Loin d'y travailler tout le jour, on s'y amuse énormément, soyez-en sûr. Un de mes cousins qui y a vécu dix années entières, me disait que

jamais il n'aurait pu se divertir à si bon compte chez ses parents. Ce n'étaient que jeux, qu'agaceries; et cela aussi bien à l'heure de l'étude qu'à tout autre temps. Il est vrai qu'il était aussi savant le dernier jour que le premier; mais je vous assure qu'il ne s'est jamais ennuyé.

— Et qu'est-il devenu ? »

Jacques, troublé, feint de ranger la malle et ne répond rien.

Après quelques instants de silence :

« Je ne conçois pas que des parents riches comme les vôtres s'obstinent à vouloir faire travailler leur enfant, comme s'il avait besoin de cela pour vivre. Vous serez riche un jour, Dieu merci. A quoi bon travailler, quand on a tout à souhait ? A quoi bon se casser la tête pour apprendre un tas de choses qui vous seront inutiles ? A moins que vous n'ayez l'intention de devenir un jour maître d'école, ou professeur, ou commerçant comme monsieur votre père....

— Non, non, je ne veux rien être de tout cela, interrompit vivement Prosper.

— Vous avez raison; pourquoi donc auriez-vous de l'argent, si ce n'est pour en jouir? Je sais bien qu'on vous dira qu'il peut survenir une catastrophe, et qu'alors la science devient d'un puissant secours. D'autres prétendent qu'en apprenant on élève, on ennoblit son intelligence et son cœur..., ta, ta, ta!... Ne serez-vous pas assez riche pour vivre à l'aise durant toute votre vie, et la fortune ne suffit-elle pas pour s'attirer de la considération?

— Je ne suis pas tout à fait de ton avis, Jacques, et à coup sûr mes parents n'en sont nullement. Comme ils sont les maîtres, je n'en serai pas moins obligé de subir cinq ou six ans de prison et de travaux forcés.

— Bah! il ne faut pas que cela vous tourmente, car il n'y a pas là de quoi vous attrister. Vous regrettez la maison paternelle, ça c'est naturel. Cependant faut avouer que vous ne devez pas y avoir trop d'agrément. Être toujours tourmenté, talonné, grondé, est-ce une vie? Pour moi, je me suis dit souvent que j'étais plus heureux d'être le domestique que le fils de la maison.

— Ah ! tu as bien raison, mon pauvre Jacques, tu es plus heureux que moi ! Mais crois-tu que je ne serai pas plus malheureux encore chez des étrangers ?

— Quoi ! voulez-vous dire chez le maître de la pension où vous irez ?

— Oui ; n'aura-t-il pas toute autorité sur moi, aussi bien que ses sous-maîtres, que ses professeurs et jusqu'au moindre surveillant ?

— Oh bien ! que cela ne vous effraye pas ; je sais comment les choses se pratiquent, et je l'ai vu de près quand j'étais au service de M. Durand, un riche maître de forges du Nivernais, qui avait mis son fils Édouard en pension dans un collège du Berry d'abord, puis dans un pensionnat d'Orléans, puis dans une institution de Paris. Et ne croyez pas que s'il a changé trois fois de pension, c'est parce qu'on était mécontent de lui et qu'on l'avait renvoyé ; c'était lui, au contraire, qui exigeait ces changements, parce qu'il tenait à venir habiter Paris. Ah ! oui, le renvoyer ! on s'en serait bien gardé ; et cependant, dans tous les établissements où il a été placé, il s'est tou-

jours montré ce qu'on appelle un mauvais écolier, mais ce qu'on appelle aussi un bon enfant, et un caractère joyeux et décidé. On lui reprochait, à la vérité, d'être paresseux, d'être toujours en retard pour ses devoirs, de donner le mauvais exemple ; mais ces remontrances n'étaient jamais sévères, car c'était de tous les élèves celui qui payait le mieux sa pension, qui faisait le plus de dépense, et l'on aurait craint de mécontenter et de perdre un sujet si précieux. Après avoir fini ses études ou plutôt le temps qui aurait dû être consacré à ses études, il est resté encore trois ou quatre ans à Paris, sous prétexte de faire son droit ; mais je me suis laissé dire qu'il menait joyeuse vie, et qu'il étudiait plutôt dans les cafés, dans les bals et dans les spectacles qu'à l'école de droit.

— Et qu'est-il devenu ?

— Ma foi, je n'en sais rien ; j'ai quitté vers ce temps-là le service de M. Durand pour entrer à celui de monsieur votre père, et je n'ai plus entendu parler de M. Édouard.

« D'ailleurs, continua-t-il, ce n'est pas de

cela qu'il s'agit, mais seulement de la manière dont M. Édouard savait passer son temps agréablement à la pension, sans se tuer de travail, et sans cependant éprouver le désagrément des reproches et des punitions. Car faut bien vous mettre une chose dans la tête, monsieur Prosper : c'est que tous ces maîtres de pension, tous ces chefs ou directeurs d'institution, tiennent beaucoup à avoir un pensionnaire appartenant à une famille riche et considérée. Ils feront tout pour le conserver, et lui passeront une foule de choses pour lesquelles un autre serait puni et même renvoyé. Ainsi, vous pouvez être sûr que vous serez accueilli à bras ouverts dans la pension où monsieur votre père va vous conduire. Ne vous plaignez pas que ce soit en province et un peu loin de Paris; ce ne sera que plus avantageux pour vous. D'abord, maintenant, avec les chemins de fer, il n'y a plus de grandes distances, et cent ou cent cinquante kilomètres sont parcourus en quelques heures. Ensuite, vous serez dans un pays magnifique qu'on appelle le jardin de la France, et bien

sûr vous y trouverez plus d'agrément que de rester des journées entières dans votre petite chambre, comme cela n'arrive que trop souvent, quand on vous y consigne pour un oui ou pour un non. Enfin, en votre qualité de Parisien et d'enfant de bonne famille, vous serez regardé par vos camarades comme quelqu'un bien au-dessus d'eux; c'est à qui vous témoignera le plus de déférence, à qui se montrera envers vous le plus empressé et le plus complaisant. Vous en trouverez même, comme cela arrivait fort souvent à M. Édouard, qui se croiront fort honorés si vous daignez les consulter quand vous serez embarrassé pour vos devoirs de classe, et qui au besoin vous les feront en entier, si vous en manifestez le désir. Ainsi donc, à mon avis, et comme je vous le disais en commençant, vous serez cent fois plus libre et plus heureux en pension que vous ne l'êtes dans la maison paternelle; vous avez donc grand tort de vous désoler d'avance comme vous le faites, et à votre place j'accepterais gaiement la proposition de monsieur votre père. »

Ce langage n'effaroucha nullement Prosper : tant il est vrai qu'un défaut enraciné, passé à l'état de vice incorrigible, altère d'une manière extraordinaire le sens moral et même le bon sens ! Il parut entrer volontiers dans les idées de Jacques ; ses larmes se séchèrent, et il se mit gaiement à faire ses malles avec l'aide du valet de chambre, qui pendant cette opération continua effrontément son cours de morale pratique à l'usage des mauvais écoliers.

M. Granville ne revit son fils que le soir à l'heure du dîner. Il l'avait quitté le matin, comme nous l'avons vu, dans un état d'extrême désolation. Il fut surpris de le retrouver tout à fait consolé et tout disposé à partir avec lui pour la pension où il plairait à son père de le conduire. Il lui fit compliment de sa résignation, dont il était loin de soupçonner la cause.

Le lendemain, Prosper se trouva prêt avant l'heure du départ. Nouveau sujet de surprise pour M. Granville, qui n'était pas accoutumé à tant d'exactitude de la part de son fils. Pendant tout le voyage, Prosper se montra fort

gai ; et lui, à qui le seul nom de collège ou de pension arrachait des cris de désespoir, ne témoigna pas le moindre chagrin de quitter la maison paternelle pour aller dans un des établissements qu'il redoutait si fort. Le père n'y comprenait rien, et le voyage s'acheva avant qu'il eût pénétré la cause d'un changement si prompt et si singulier.

CHAPITRE III

M. Chervel et le collège de P...

La maison d'éducation où M. Granville conduisait son fils était située sur les confins du département de Loir-et-Cher et de la Touraine. C'était un vaste édifice composé primitivement d'un ancien château, auquel étaient venus s'ajouter peu à peu quatre longs bâtiments en forme de quadrilatère au milieu desquels était ménagée une vaste cour. Deux autres cours s'étendaient à droite et à gauche, et n'étaient resserrées que par de longs hangars et une double rangée de magnifiques

platanes. Dans le vieux château se trouvait, avec les salles communes et les appartements des maîtres, une vaste salle gothique aux voûtes élevées et que l'art avait métamorphosée en élégante chapelle. Un long rideau d'arbres séparait bâtiments et cours des jardins, divisés en potagers, parterres, jardins d'agrément ornés de charmilles et d'arbres divers capricieusement taillés; puis venait un verger garni d'arbres fruitiers, et plus loin un petit parc à l'*anglaise*, avec prairies, massifs, etc.

Tenu tour à tour par des maîtres laïques, puis ecclésiastiques, le collège de P... était redevenu plus florissant que jamais sous l'habile direction de M. Chervel. Né de parents de riche condition, le jeune Georges Chervel n'avait pas jugé que ce fut là une raison suffisante pour le dispenser de tout travail. Toujours à la tête de ses condisciples, il se montrait également le plus ardent et le plus aimable de tous. De succès en succès, il atteignit sa classe de philosophie, remporta les premiers prix, puis, sans prendre de repos,

passa successivement ses deux examens de baccalauréat et embrassa la noble profession de l'enseignement secondaire. Il y avait à peine trois ans qu'il se consacrait à cette carrière, quand un affreux malheur vint fondre sur lui et prouver en même temps la sagesse de sa résolution. Par suite de sinistres répétés, ses parents avaient déjà vu s'en aller le plus clair de leur fortune, lorsque l'indélicatesse d'un banquier vint leur enlever le peu qui leur restait. Le désastre fut extrême : il aurait été sans remède, si Georges n'eût eu dès lors une position sûre, quoique modeste. Ce fut pour lui un nouveau stimulant. Grâce à son travail, il conquit successivement les grades de licencié et de docteur ès lettres. Une riche héritière, fille d'un honnête négociant, aussi active que pieuse, lui apporta, avec une petite fortune, les moyens de se dévouer davantage. Dévouement et travail : telle était, en effet, la devise de M. Chervel. Directeur depuis deux ans seulement du collège de P..., il s'était appliqué à y établir la plus exacte discipline, persuadé que c'était le

plus sûr moyen d'y faire revivre les études sérieuses. Doux autant que ferme, il savait allier avec un art infini la sévérité du maître avec toute l'indulgence d'un père. Ses élèves étaient ses enfants : même confiance, même abandon. Ils le savaient juste; aussi nul d'entre eux n'eût osé discuter le moindre de ses arrêts.

Ce n'est pas qu'il fût familier avec eux : la familiarité amoindrit l'autorité en faisant perdre le respect. Mais il savait à l'occasion se montrer si plein d'abandon vis-à-vis de l'enfant dissimulé qu'il le forçait, pour ainsi dire, de lui découvrir les plus cruelles blessures de son jeune cœur.

Entouré d'un personnel choisi de professeurs éclairés et consciencieux, de surveillants attentifs et dévoués, il eut bientôt fait régner une discipline parfaite, et, grâce à des moyens divers d'émulation, une véritable ardeur pour l'étude.

Le renom du collège de P... était si bien établi par tout le pays que M. Granville ne put hésiter dans son choix, quand vint l'heure

de se séparer du paresseux Prosper. Il écrivit à M. Chervel une longue lettre où il lui exposait en termes émus les difficultés qu'avait rencontrées l'éducation de son fils, son triste défaut que rien ne semblait pouvoir combattre efficacement, etc.

La réponse de M. Chervel fut courte : « Le défaut dont vous vous plaignez, disait-il, est assez ordinaire chez les enfants, et il est rare qu'on n'ait pas à le combattre ; mais si, comme vous me l'affirmez, votre fils a du cœur, s'il aime ses parents, s'il est sensible aux reproches, si, par-dessus tout, il a des sentiments religieux, j'espère que nous réussirons facilement à le corriger. Il aura sous les yeux l'exemple de ses condisciples studieux et appliqués, les préceptes des maîtres, la sanction d'une discipline inflexible. Avec le secours de Dieu, espérons que la maladie cédera aux remèdes et qu'il réjouira par son heureuse conversion le cœur de ses bons parents. »

Maintenant que nous avons fait connaître le collège choisi par M. Granville pour son

fils, revenons à Prosper. Errant deçà et delà par la maison, il furetait les placards de tous les appartements ; et qui l'eût rencontré en ce moment ne l'eût guère jugé nonchalant et paresseux. Notre pauvre nature humaine, si lente pour le bien, est, en effet, tout feu et toute ardeur dès qu'il s'agit de satisfaire ses appétits sensuels ! Que cherchait donc Prosper avec tant de sollicitude ? Il recueillait, pour les enfouir dans ses coffres, les mille petits objets qu'il croyait pouvoir lui servir de jouets. Remarquez que jamais, en temps ordinaire, il n'eût osé commettre une telle indiscrétion ; et qu'en ce temps même il conservait trop de délicatesse pour tenter de s'approprier quelque chose de valeur. Mais les conseils de Jacques portaient déjà leurs fruits. Il ne voyait que le but rêvé : s'amuser à tout prix au collège, et, pour cela, se munir de bibelots de toutes sortes.

Le paresseux est gourmand par inclination : comment Prosper eût-il échappé à ce vilain défaut ! Profitant de l'absence momentanée de Jacques, il courut à l'office et fit une razzia

abondante de chocolat et de dragées, quoiqu'il sût parfaitement que son père lui en avait donné une provision suffisante. Ainsi la gourmandise amenait la fraude et la dissimulation !

Enfin tous les préparatifs sont terminés : les malles sont ficelées, les valises bouclées, tous les bagages juchés sur la voiture qui doit transporter M. Granville à la gare d'Orléans. Son cœur battait bien fort lorsque après un dernier regard jeté sur les comptes du jour, libre enfin, cet excellent père songea que l'heure du départ était sonnée.

L'enfant qui se sépare pour la première fois de ses parents pour entrer au collège regrette bien un peu la famille qu'il laisse derrière lui ; mais ce sentiment est surtout éveillé en lui par l'appréhension de l'inconnu qu'il va aborder. Les parents, au contraire, qui se séparent pour la première fois d'un fils tendrement aimé sentent leur cœur se déchirer et comme prêt à s'élancer vers leur trésor ; il ne faut rien moins que la persuasion où ils sont que ce sacrifice est utile et

nécessaire pour qu'ils consentent à le laisser s'accomplir. M. Granville, que nous avons vu si justement armé contre les défauts de son fils, n'en aimait pas moins Prosper à la folie. Mais la droite raison qui dirigeait toutes ses actions le tenait en garde contre les élans irréfléchis du cœur. Il agita d'un geste fébrile le cordon de sonnette placé près de lui. Debout, il s'avançait les bras tendus vers son fils qui entrait, quand celui-ci s'écria, le sourire aux lèvres: « Me voici, papa; je suis prêt. La voiture est à la porte; nous partirons quand vous voudrez. » M. Granville ne fut pas moins surpris que la veille de l'air heureux de Prosper, et, pas plus que la veille, il n'en put découvrir la véritable cause. L'embrassant à plusieurs reprises, il le pressa sur son cœur sans mot dire, et le conduisit par la main jusqu'à la voiture où il s'assit près de lui.

De Paris à Amboise, la ligne du chemin de fer laisse entrevoir, surtout au sortir de Blois, une foule de sites variés et pittoresques. Prosper prit grand plaisir à voir se dérouler

les divers paysages, et l'on arriva à Amboise sans qu'il eût donné la moindre marque de chagrin.

M. Granville, que ses affaires réclamaient à Paris, eût bien voulu se rendre dès le soir même à P..., qui n'est pas très éloigné de la station. Il ne crut pourtant pas convenable de pousser jusque-là et de voir M. Chervel, vu l'heure avancée du soir.

Prosper, qui n'avait fait que rêver pendant la nuit aux mille distractions qui l'attendaient au collège, se leva dès que le jour parut et s'élança vers la chambre de son père. Celui-ci fut agréablement surpris d'une promptitude à laquelle son fils ne l'avait point accoutumé. Aussi le pressant sur son cœur: « Courage, mon enfant, courage, lui dit-il; c'est aujourd'hui que tu entres au collège, et je vois que tu t'efforces déjà de combattre ton vilain défaut de paresse. Tant mieux : je m'éloignerai de toi plus rassuré sur tes bonnes résolutions. Sois sûr que rien ne saurait être plus agréable à ta mère : sa lettre te le dit. A son retour d'Ems, si ta conduite est vraiment satisfai-

sante, sa première visite sera pour toi. Partons, partons, mon enfant ! » Et ce disant, l'excellent M. Granville le couvrait de caresses, et sentait ses yeux humides de larmes, en pensant qu'il lui fallait se séparer de son cher fils.

On déjeuna rapidement et presque sans mot dire ; non que Prosper fût ému, mais il respectait le chagrin de son père. Vers huit heures, le père et le fils couraient sur la route qui mène à P..., et, en dépit des cahots de la voiture, y arrivaient à neuf heures.

Prosper trouva admirable la campagne qu'ils traversèrent ; et quand, arrivé dans l'avenue, il aperçut les bâtiments du collège, il parut frappé de l'aspect imposant du vieux château. Il en fit l'observation à son père qui lui répondit : « Cela est vrai, et les dépendances répondent à l'importance et à la beauté de cet établissement. Je vois avec plaisir que ce pays et ta nouvelle résidence te paraissent agréables ; cela me donne l'espoir que tu t'y accoutumeras facilement. »

— Je l'espère aussi, dit Prosper en soupi-

raut ; mais ce soupir n'avait rien de la tristesse et de la désolation de la veille.

Enfin la voiture franchit la grille de la maison, suivit l'allée circulaire qui contournait un boulingrin établi au milieu de la cour, et vint s'arrêter au bas du perron élevé de quelques marches au milieu du bâtiment.

M. Chervel attendait au bas du perron les nouveaux venus. Sa physionomie franche et ouverte, quoique empreinte d'une véritable dignité, prévenait en sa faveur ; et c'est avec la plus intime satisfaction que M. Granville serra la main qu'il lui présentait. Après ce témoignage de mutuelle sympathie et quelques questions sur la santé des voyageurs, le directeur les invita à le suivre dans le salon.

M. Granville le remercia, s'excusa gracieusement, et s'empressa de lui présenter son fils, en disant :

« Monsieur, voilà le jeune homme dont vous voulez bien vous charger d'achever l'éducation. Je désire de tout mon cœur qu'il réponde à vos soins.

— Et moi, j'espère et même je suis per-

suadé qu'il y répondra, reprit M. Chervel en prenant la main de Prosper; n'est-ce pas, mon ami? » ajouta-t-il avec bonté.

Un « oui, Monsieur », articulé à peine et bien bas, fut la seule réponse de Prosper.

« Mais avant de parler d'affaires, continua M. Chervel, allons déjeuner; un voyage comme celui que vous venez de faire doit vous avoir aiguisé l'appétit.

— Nous ne sommes pas à jeun, reprit M. Granville; nous avons pris quelque chose, il y a une heure à peine, à Amboise où je suis descendu hier soir. Pour mon compte, je me sens fort peu de dispositions à manger maintenant.

— Oui, mais si votre estomac est paresseux, je suis convaincu que celui de votre fils ne l'est pas, et qu'il est tout disposé à faire honneur à un second déjeuner.

— Cela est fort possible, dit en souriant M. Granville: chez lui, en effet, l'estomac n'est jamais paresseux; j'en voudrais pouvoir dire autant de son esprit, de sa volonté, de son goût pour le travail.

— Allons, allons, Monsieur, ne parlons pas de cela maintenant, et ne songeons qu'à déjeuner. D'ailleurs je suis sûr que votre fils a laissé en route tous ces petits défauts dont vous vous plaigniez à Paris, et qu'il apporte ici d'aussi bonnes dispositions pour le travail que pour faire honneur à notre cuisine. »

Tout en causant, on était arrivé au salon. Mme Chervel y attendait les voyageurs; son mari les lui présenta, et, après les compliments d'usage en pareil cas, elle invita ses hôtes à passer dans la salle à manger, où le déjeuner venait d'être servi. Il n'y avait d'autres convives que les nouveaux venus. M. et Mme Chervel, et un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, nommé M. Rigade, qui faisait les fonctions de sous-directeur ou de censeur des études de l'établissement.

Le repas fut gai, animé, et Prosper y fit honneur comme s'il eût encore été à jeun. A la fin du dessert, M. Chervel dit à M. Granville :

« Nos élèves sont en ce moment en récréation ; je pense qu'il serait à propos, si vous le

trouvez bon, de leur présenter leur nouveau camarade.

— Comme vous voudrez, dit M. Granville.

— En ce cas, reprit-il en s'adressant à M. Rigade, veuillez conduire M. Prosper Granville dans la cour où se trouve en ce moment la seconde division ; présentez-le au maître d'études d'abord, puis aux élèves, en faisant à l'un et aux autres les recommandations d'usage. »

M. Rigade se leva aussitôt et sortit avec Prosper.

Dès qu'ils eurent quitté la salle à manger, M. Granville, s'adressant à M. Chervel :

« Eh bien, Monsieur, que pensez-vous de mon gamin ?

— Je l'ai vu encore trop peu de temps pour pouvoir le juger ; tout ce que j'ai remarqué, c'est qu'il jouit d'une santé robuste et florissante, et qu'il paraît avoir bien pris son parti de son séjour ici. Cela m'a un peu étonné, d'après ce que vous m'aviez dit, dans votre lettre, de la frayeur que lui causait la simple menace de le mettre en pension.

— J'en suis étonné moi-même. Hier encore, lorsque je lui ai annoncé ma résolution définitive, il s'est livré à des démonstrations telles, que si sa mère eût été présente elle n'aurait pu y résister, et se serait opposée à son départ. Mais, le soir en rentrant, j'ai été tout surpris de le trouver consolé, et s'occupant assez gaiement de ses préparatifs de voyage. Hier soir il a quitté la maison sans témoigner un regret ; le long de la route il s'est distrait en regardant le pays que nous parcourions. Les bords de la Loire ont paru l'intéresser beaucoup, et il a été surtout enchanté de cette contrée et de l'aspect intérieur de votre beau collège.

— Tant mieux qu'il en soit ainsi ; il s'accoutumera alors plus facilement. D'ailleurs, si ce sont les soins maternels qu'il regrette, ils ne lui manqueront pas ici, car voilà ma femme qui se charge de remplacer les mamans auprès de nos plus jeunes enfants, et je vous assure qu'elle s'acquitte bien de cette besogne ; si parfois je n'y mettais ordre, elle les gâterait plus que ne le feraient leurs mères.

— N'en croyez rien, Monsieur, reprit en souriant Mme Chervel ; mon mari sait bien si j'ai gâté mes fils, et je ne fais pas plus ni autrement pour les autres que je n'ai fait pour mes propres enfants.

— Oh ! Madame, j'en suis persuadé, répondit M. Granville, et je sais d'avance que les soins maternels, s'il en est besoin, ne manqueront pas chez vous à mon fils ; mais je sais aussi que ces soins seront éclairés et n'auront jamais pour résultat de le gâter, ce que malheureusement je serais peut-être en droit de reprocher à sa mère, si elle ne se l'était pas reproché souvent à elle-même, et si, pour ne pas s'exposer à retomber dans les mêmes actes d'une faiblesse trop indulgente, elle n'eût pris la résolution de s'absenter quand le moment serait venu d'éloigner son enfant de la maison paternelle.

— Allons, voilà qui est entendu, reprit M. Chervel. Nous verrons maintenant comment votre fils s'accoutumera avec ses nouveaux camarades et avec le règlement de la maison. J'espère que vous ne vous éloignez

pas dès ce soir. Il y a près d'ici un hôtel fort convenable où vous pourrez séjourner, si vous désirez ne point vous séparer trop vite de votre fils.

— Ce serait avec bonheur que je répondrais à votre invitation, Monsieur, si cela était possible ; mais je suis négociant, vous le savez, et mes affaires pourraient se ressentir d'une trop longue absence. Ce n'est même qu'au prix de sacrifices que je trouve le moyen de m'absenter durant deux jours entiers ; il faut absolument que je sois demain matin à huit heures à mon bureau, et pour cela je dois partir par le train express de cette nuit.

— Mais ne craignez-vous pas, dit Mme Chervel, que ce brusque départ n'affecte votre fils et ne le dispose pas à s'accoutumer ici aussi facilement que si vous eussiez passé avec lui les premiers jours ?

— J'ai prévenu Prosper de mon prompt retour à Paris; aussi il ne sera point étonné de me voir partir si promptement. D'ailleurs ne l'ai-je point confié aux mains de ceux qui peuvent le mieux former son esprit et son

cœur! Certes, il n'est demeuré que trop longtemps près de moi et je me reproche, comme une faiblesse, de ne l'avoir point amené plus tôt dans votre excellente maison.»

Après un échange de politesses et une conversation variée, M. Granville, dirigé par M. Chervel, parcourut les salles principales du collège et fut enchanté de voir l'ordre exact et la propreté qui régnaient partout. N'est-ce pas, en effet, l'indice certain de la bonne tenue d'éducation? Où la discipline ne règne pas, on ne voit que désordre et malpropreté. Le papier traîne sous les tables et dans les cours, les murs sont souillés d'encre, les livres épars, etc.

M. Granville faisait à M. Chervel compliment du bon ordre de chaque endroit, quand survint M. Rigade.

M. Chervel lui demanda comment Prosper avait été accueilli de ses nouveaux camarades, et s'il paraissait disposé à se lier avec eux.

La réponse de M. Rigade fut très satisfaisante : Prosper avait paru très flatté de la réception que lui avaient faite les élèves; il s'était

promptement mêlé à leurs jeux, et en ce moment il était engagé dans une longue conversation sur Paris et les nouveaux embellissements dont cette ville est l'objet.

« C'est bien, répondit M. Chervel; maintenant allez le chercher, pour qu'il vienne faire ses adieux à son père, qui est sur le point de partir. »

Un instant après, Prosper entra au salon; il ne parut point étonné du départ de son père; il l'embrassa avec une émotion contenue, et en déclarant qu'il espérait s'accoutumer facilement au collège.

M. Granville lui adressa quelques recommandations nouvelles, et le quitta plus ému que lui.

CHAPITRE IV

La première journée à la pension.

Les idées de maître Jacques et les leçons qu'il lui avait données sur la manière de se conduire en pension, avaient été pour Prosper une sorte de révélation. Il s'était si bien pénétré de ces leçons et de ces conseils, qu'il s'était persuadé qu'en les mettant en pratique, la pension, loin de lui paraître un lieu d'exil et de punition, lui serait plus agréable que la maison paternelle. C'est ce qui explique la satisfaction qu'il montra au moment de son départ de Paris et jusqu'à son

arrivée au collège, satisfaction d'autant plus surprenante pour son père, que jusqu'ici le fils avait toujours manifesté la plus profonde répugnance pour la vie de collège.

L'accueil qu'il reçut au collège, tant de la part du chef de l'établissement que de ses subalternes et de ses élèves, ne contribua pas peu à entretenir Prosper dans ses illusions. « Oui, oui, se disait-il après cette première journée, voilà bien ce que m'avait annoncé Jacques. C'est d'abord M. Chervel, qui ne m'a jamais vu, qui ne connaît probablement mon père que de réputation et par correspondance, et qui me parle et me caresse comme si j'étais son fils, ou tout au moins son neveu ; on voit bien qu'il sait que nous sommes riches, et qu'on lui amène un élève qui paye la grosse pension, c'est-à-dire un élève pour lequel il faut avoir les plus grands ménagements. Et ce M. Rigade, a-t-il été assez poli, ou plutôt assez complaisant, assez souple envers moi !... évidemment il n'est pas accoutumé à recevoir des enfants de bonne maison. Et les élèves, ont-ils été heureux de me voir au milieu

d'eux ! Il était facile de reconnaître qu'ils étaient singulièrement flattés d'avoir pour condisciple un négociant parisien. Aussi avec quelle politesse ils m'interrogeaient ! avec quelle attention ils écoutaient mes réponses, et jusqu'aux petites bourdes que je me suis permis de leur conter de temps en temps, et qu'ils ont avalées avec une incroyable crédulité ! Allons, tout bien examiné, j'ai lieu de croire que je ne m'ennuierai pas trop ici. »

Après ce monologue, auquel il se livra le soir en se mettant au lit, il s'endormit paisiblement jusqu'au lendemain matin. Le son de la cloche et le bruit que firent ses camarades en se levant, le réveillèrent. Il ouvrit les yeux, et, apercevant son plus proche voisin de dortoir occupé à s'habiller, il lui demanda ce qu'il faisait.

« Vous le voyez bien, répondit le jeune homme, je me lève, comme tout le monde : est-ce que vous ne vous levez pas aussi ?

— Moi ! Mais quelle heure est-il ?

— Il est cinq heures et demie.

— Oh bien ! moi, je ne me lève jamais avant

huit heures, au plus tôt ; encore faut-il qu'on vienne me réveiller. »

Et, en disant ces mots, il se retourna et se rendormit presque aussitôt.

Le sous-maître chargé de la surveillance du dortoir avait entendu ce dialogue, et il en fit part à M. Chervel.

« C'est bien, fit celui-ci ; pour aujourd'hui, laissons-le dormir jusqu'à sept heures ; alors vous ne manquerez pas d'aller l'éveiller, et vous me l'amènerez. »

A sept heures précises, le sous-maître était auprès du lit de Prosper, qui dormait encore aussi profondément que s'il n'eût été que quatre heures du matin. Il eut beaucoup de peine à l'éveiller, et surtout à le décider à s'habiller.

« J'ai encore besoin de dormir, disait-il ; allez prévenir M. Chervel qu'il me laisse encore au lit une heure ou deux, pour me reposer des fatigues de mon voyage d'hier.

— Impossible, Monsieur. Il faut que vous soyez rendu chez M. le directeur avant un quart d'heure. Monsieur Chervel désire vous voir avant de s'absenter. D'ailleurs le temps

du déjeuner est passé, et je suis sûr que vous ne voudrez point laisser refroidir le bon chocolat de Mme Marguerite.

L'annonce d'un déjeuner de chocolat avec des tartines au beurre produisit un effet magique ; car la gourmandise avait pour Prosper presque autant d'attrait que la paresse ; et ces deux défauts se touchent de si près, qu'il est rare que l'un aille sans l'autre. En peu d'instants donc il fut près, et le sous-maître le conduisit dans le cabinet de M. Chervel.

« Eh bien, mon ami, dit celui-ci en souriant avec bienveillance, il paraît que nous dormons la grasse matinée. Pour aujourd'hui, cela passera inaperçu, parce que vous êtes censé vous reposer des fatigues de votre journée d'hier ; mais dorénavant, mon ami, je vous en préviens, il faudra vous astreindre à suivre strictement le règlement, comme le font tous vos camarades. Afin que vous soyez averti de ce que vous aurez à faire, tenez, voici un exemplaire de ce règlement. Vous le lirez attentivement d'un bout à l'autre ; c'est la seule tâche que vous aurez pour aujourd'hui. —

Monsieur Larcher, ajouta-t-il en s'adressant au sous-maître qui avait amené Prosper, veuillez faire déjeuner cet enfant, et lui donner les explications des parties du règlement qu'il ne comprendrait pas. — Au revoir, mon ami. »

Et, d'un signe, M. Chervel congédia Prosper.

Malgré la bienveillance avec laquelle s'était exprimé le directeur, il y avait je ne sais quoi de grave et d'impérieux dans le ton qu'il avait pris, qui fit sur Prosper une impression telle, qu'il n'osa pas lui répondre. Il sortit du cabinet, son cahier de règlement d'une main, sa casquette de l'autre, et, la tête basse, il suivit M. Larcher, qui le conduisit au réfectoire.

« Asseyez-vous là, dit le sous-maître en lui désignant une place à l'une des longues tables, en ce moment désertes, qui garnissaient la salle; je vais vous faire servir. »

Puis s'approchant d'une espèce de vasistas qui se trouvait à l'un des bouts de la salle, il l'ouvrit et cria :

« Madame Marguerite, m'ame Marguerite !

apportez vivement à déjeuner au jeune Prosper Granville. »

Un instant après, une grosse femme d'une quarantaine d'années, qui remplissait les fonctions de *cordon-bleu* dans la pension Chervel, entra dans le réfectoire portant un plateau sur lequel étaient une soupière en terre de pipe, une assiette, une cuiller et une fourchette. Elle posa le tout devant Prosper, et sortit.

Prosper pensait que c'était une singulière manière de servir du chocolat. « Après cela, se dit-il, c'est peut-être l'usage du pays, et il faut s'y conformer. »

Tout en faisant cette réflexion, il découvrit la soupière, d'où sortit une vapeur épaisse, exhalant ume certaine odeur qui n'avait rien du parfum du cacao ni de la vanille. Surpris, il regarda dans l'intérieur et aperçut une espèce de bouillon fort brun, au milieu duquel nageaient des tranches de pain et... oh ! horreur !... des morceaux d'oignons hachés ! A cette vue, il recouvrit la soupière et la repoussa loin de lui avec un air de dégoût.

M. Larcher, qui l'observait du coin de l'œil en riant sous cape, ayant remarqué ce mouvement, lui dit d'un air sérieux et avec intérêt :

« Qu'avez-vous donc, Monsieur, vous ne mangez pas? Êtes-vous malade, ou l'appétit n'est-il pas encore ouvert ?

— Je me porte bien, et l'appétit ne me manque pas; mais que m'a-t-on servi là, je vous le demande?

— Ça? c'est de la soupe à l'oignon, et délicieuse, je vous assure; car j'en ai mangé ce matin, ainsi que les élèves, et nous l'avons tous trouvée fort bonne.

— Mais, reprit Prosper d'un air un peu désappointé, ne m'aviez-vous pas dit tout à l'heure que l'on avait fait pour moi du chocolat?

— Ah! ah! oui, c'est vrai, répondit en riant le sous-maître, je vous ai parlé de chocolat, et même de tartines beurrées; ah! c'est que, voyez-vous, nos jeunes gens donnent le nom de chocolat à la soupe à l'oignon, que leur fricasse la mère Marguerite, parce qu'elle

fait un roux qui donne au bouillon la couleur brune du chocolat, et qu'elle verse ce bouillon brûlant sur des tartines ou des tranches de pain taillées d'avance et accompagnées de gros morceaux de beurre frais. Tous nos élèves raffolent de cette soupe, et, quand on est un peu de temps sans leur en servir, ils ne manquent pas de réclamer leur déjeuner de chocolat. Voilà pourquoi ce matin je vous ai dit que votre chocolat vous attendait, ne pensant plus que vous n'étiez pas au courant des usages de la maison. Mais que cela ne vous empêche pas de manger votre soupe ; vous verrez que, comme nous, vous la trouverez excellente.

— Merci ; je ne peux pas souffrir la soupe à l'oignon : rien que l'odeur est capable de me soulever le cœur. Faites-moi, je vous prie, servir autre chose.

— M'ame Marguerite !... appela aussitôt M. Larcher.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? dit la grosse femme, paraissant à la porte du réfectoire.

— Il y a, m'ame Marguerite, que notre nouveau pensionnaire, M. Prosper Granville, n'aime pas la soupe à l'oignon, et qu'il demande autre chose pour déjeuner.

— Autre chose, c'est bien aisé à dire, grommela m'ame Marguerite, je n'ai rien à lui donner; après cela, il est bien difficile votre nouveau : est-ce qu'il s'imagine qu'on va faire une cuisine tout exprès pour lui ? Pourquoi donc n'a-t-il pas amené avec lui son cuisinier, s'il ne peut pas se contenter de la cuisine des autres ? Ah ! dame, s'il me faut faire chaque jour des plats à la convenance de tel ou tel pensionnaire, j'aurai bientôt renoncé au métier, et déclaré à M. Chervel qu'il cherche une autre cuisinière.

— Mais il ne s'agit pas de cela, ma bonne m'ame Marguerite ; il y a encore plus de trois heures d'ici le dîner de midi, et il s'agit de ne pas laisser souffrir de la faim jusque-là un pauvre enfant qui n'a rien mangé depuis hier au soir, et qui s'est levé à sept heures avec un grand appétit.

— Oh ! s'il s'est levé à sept heures, je ne

le plains pas ; il peut bien attendre jusqu'à midi, il n'en mourra pas pour cela, il dînera de meilleur appétit.

— Mon Dieu! m'ame Marguerite, comme vous êtes peu charitable aujourd'hui ! Voyons, donnez-lui un bol de lait seulement, vous devez en avoir de reste.

— Du lait ! ah bien oui ! il ne m'en reste pas une goutte ; quand on veut manger du lait, il faut se lever plus matin. Tout ce que je puis faire pour votre protégé, puisque vous tenez tant à ce qu'il mange avant le dîner, c'est de lui donner un morceau de pain et de fromage. Cela lui ira-t-il ? »

Le sous-maître jeta aussitôt un coup d'œil sur Prosper, qui n'avait pas perdu un mot de ce dialogue, car les interlocuteurs avaient à dessein parlé d'un ton de voix fort élevé ; et voyant qu'il restait immobile, sans manifester par aucun signe s'il acceptait ou refusait la proposition de dame Marguerite, il feignit de prendre ce silence pour un acquiescement, et il répondit à celle-ci :

« Oui, je crois qu'à défaut d'autre chose,

il se contentera de ce que vous lui offrez. »

Un instant après, dame Marguerite rentra dans le réfectoire tenant une assiette sur laquelle étaient un énorme grignon de pain et un petit morceau de fromage de Gruyère gros comme une pierre à fusil. Elle posa l'assiette sur la table à la place de la soupière, qu'elle enleva, et s'en retourna, toujours grommelant, et disant lorsqu'elle passa auprès de M. Larcher :

« Hein ! j'espère qu'avec ça il pourra bien attendre le dîner.

— Est-elle grossière, cette femme ! dit tout haut Prosper, en mordant avec une sorte de dépit dans son pain : je ne comprends pas comment M. Chervel garde à son service une cuisinière si mal élevée.

— Comme il ne l'a pas prise, observa en souriant M. Larcher, pour donner à ses élèves des leçons de politesse et de belles manières, mais seulement pour leur faire la cuisine, il s'est contenté de s'assurer d'abord qu'elle s'entendait fort bien à ce dernier article, et de plus, qu'elle était probe, honnête

et pieuse; après cela, il s'est fort peu inquiété de la brusquerie de ses manières franches jusqu'à la rudesse, et de son manque absolu d'usage.

— C'est égal, cette femme me déplaît, et si cela ne dépendait que de moi, elle ne resterait pas longtemps ici.

— Il y a dix ans qu'elle y est, et vous êtes le premier élève de la maison qui ait manifesté une telle aversion contre elle; heureusement pour la pauvre Marguerite, que si son expulsion était mise aux voix des élèves, il n'y en aurait qu'une pour la prononcer: ce serait la vôtre; tous vos autres camarades, à l'unanimité, demanderaient à grands cris qu'on leur conservât leur bonne mère nourrice, comme ils l'appellent.

— Ah! si elle fait bien la cuisine, je ne dis pas...; c'est une considération.

— Vous en jugerez, et j'espère que vous reviendrez à une meilleure opinion sur son compte; d'autant plus que cette opinion était bien un peu basée sur le mauvais déjeuner qu'elle vous fait faire aujourd'hui, et qu'elle

s'évanouira probablement avec la digestion. Mais, en attendant, voulez-vous que nous lisions ensemble quelques chapitres du règlement ?

— Volontiers ; seulement, pendant que j'achèverai mon pain, ayez la complaisance de m'en lire le commencement à haute voix ; je vous écouterai attentivement.

— Avec plaisir, » répondit M. Larcher; et il commença aussitôt la lecture des statuts de la maison, en accompagnant de temps en temps sa lecture de commentaires explicatifs. Prosper n'eut aucune observation à faire aux premiers articles ; mais on arriva bientôt à ceux où il était question des divers mouvements de la journée, et le sous-maître lut ce passage :

Du lever des élèves : « Les élèves de la pre-
« mière division se lèveront à cinq heures en
« été, et à cinq heures et demie en hiver.

« Ceux de la deuxième division se lèveront
« à cinq heures et demie en été, et à six
« heures en hiver. »

« Comment ? Monsieur, s'écria Prosper, on se lève tous les jours si matin que cela ?

— Oui, Monsieur ; il n'y a d'exception que pour les malades, les convalescents, et quelques jeunes enfants de huit à dix ans qu'on appelle la *section des minimes,* ou des plus petits

— Oh ! bien, qu'on me mette dans cette section-là, car je ne pourrai jamais me lever à cinq heures et demie du matin.

— Y pensez-vous, Monsieur? mais tous vos camarades vous montreraient au doigt.

— Cela m'est bien égal.

— C'est possible ; mais cela n'est pas égal à M. Chervel, qui ne le permettra pas, parce que ce serait d'un mauvais exemple, et qu'il n'y aurait pas de raison pour ne pas accorder à d'autres la même faveur, ce qui jetterait le désordre dans la maison.

— Mais encore une fois, Monsieur, je ne suis pas habitué à me lever si matin.

— Vous vous y habituerez ; ce n'est pas si difficile que vous vous l'imaginez ; cela vous coûtera bien quelques efforts le premier et le second jour ; mais après vous n'y penserez plus, et vous serez aussi alerte et aussi dispos que vos camarades.

— Et si je ne veux pas me lever, moi, que me fera-t-on ?

— On vous y forcera.

— Et qui? sera-ce M. Chervel ou vous ?

— Non, M. Chervel, le préfet des études, ni les sous-maîtres ne se chargent jamais de ces sortes d'exécutions; si un élève se refuse obstinément à obéir à leurs ordres, ils appellent l'adjudant, qui, je vous l'assure, a bientôt mis le récalcitrant à la raison; mais je dois ajouter que nous en venons rarement à ces extrémités, et que depuis cinq ans que je suis à la maison, je n'ai vu que deux ou trois exemples de cette intervention de l'adjudant.

— Quel est donc ce personnage que vous appelez l'adjudant ?

— C'est un vieux militaire, gendarme retraité, qui en quittant le service est entré ici en qualité de surveillant général. C'est un homme juste, très bon, excellent même, mais d'une sévérité implacable sur l'exécution de la *consigne*, comme il appelle le règlement de la maison. Du matin au soir, et je pourrais dire du soir au matin, car il est sur pied toute

la nuit, au lever des élèves, à leur coucher, à leur récréation, à la promenade, il est partout, il voit tout, il entend tout; aussi quelques-uns l'appellent *le Solitaire*, mais le grand nombre l'a surnommé *le père Rabat-joie*, car il ne rit jamais, et son apparition seule au milieu d'eux les rend sérieux et craintifs... Ma foi, ajouta tout bas M. Larcher, et presque à l'oreille de Prosper, c'est le cas de dire, quand on parle du loup... »

En ce moment la porte du réfectoire s'ouvrit bruyamment, et Prosper vit s'avancer le terrible surveillant dont lui parlait le sous-maître. C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, taille élevée, prestance de grenadier au port d'armes. Il était vêtu d'une longue redingote bleu foncé, croisée sur la poitrine et boutonnée jusqu'au menton, comme une capote militaire; costume assez commun jadis dans nos campagnes, et préféré des vétérans.

Sa figure était en quelque sorte cachée par d'épais favoris qui venaient se joindre à d'énormes moustaches; on n'apercevait que

son nez passablement aquilin, des pommettes d'un rouge de brique, et des yeux gris, brillant sous d'épais sourcils. Il était coiffé d'une large casquette, dont la forme élevée augmentait encore sa haute taille, et dont la visière baissée cachait son front et presque ses yeux. Un pantalon de drap bleu clair à bandes rouges descendait jusque sur ses bottes, dont les talons élevés étaient garnis d'éperons qui retentissaient à chaque pas qu'il faisait. Une canne en jonc, suspendue par un cordonnet de soie noire à l'un des boutons de sa redingote, complétait le costume de ce grave personnage, dont la vue produisit un singulier effet sur Prosper.

Il s'avança, au pas ordinaire, avec une démarche majestueuse et imposante, jusqu'au milieu du réfectoire.

« Bonjour, adjudant, lui dit le sous-maître : quel hasard vous amène au réfectoire à cette heure-ci ?

— Bonjour, monsieur Larcher, » répondit le surveillant en portant le revers de sa main droite à sa casquette; et d'une voix de basse-

taille, accentuant chaque parole, il continua : « Ce n'est point le hasard qui m'amène ; j'ai entendu causer dans l'intérieur du réfectoire, et comme à cette heure-ci, d'après le règlement, il ne devrait y avoir personne, j'ai voulu connaître la cause de cette infraction extraordinaire.

— Ce n'est pas une infraction ; répondit en souriant le sous-maître, c'est une exception autorisée par M. le directeur, qui m'a chargé ce matin, en partant, de faire déjeuner ce nouvel élève, et de passer une partie de la journée avec lui pour le mettre au courant du règlement et des usages de la maison.

— C'est bien; seulement il serait mieux, lorsque M. le directeur autorise de pareilles exceptions, que j'en fusse prévenu d'avance. Mais ce jeune homme est arrivé d'hier; comment se fait-il qu'il ne se soit pas levé ce matin avec les autres? il aurait déjeuné avec eux, et il n'y eût pas eu besoin de faire excepfion à la règle, ce qui est toujours une chose fâcheuse.

— Ah! c'est qu'il était fatigué de son voyage

d'hier, puis... il n'est pas habitué à se lever si matin..., et je crois qu'il désirerait bien qu'on renouvelât l'exception en sa faveur, au moins pendant quelques jours...

— Halte-là ! s'écria le père Rabat-joie en fronçant les sourcils d'un air si terrible, que le pauvre Prosper en frissonna par tout le corps: qu'est-ce à dire, renouveler l'exception? C'est déjà bien assez, c'est même trop qu'on l'ait accordée une première fois. Demain, il faut que Monsieur marche au pas avec les autres, depuis le lever jusqu'au coucher. Aujourd'hui, puisque vous êtes chargé de lui expliquer le règlement, faites en sorte qu'il se pénètre bien de son importance et qu'il comprenne que sans la discipline il n'y aurait que trouble et désordre dans un établissement comme celui-ci ; dites-lui bien qu'on ne tolère aucune infraction à la règle, et que je suis là pour mettre à la raison les récalcitrants. Dieu merci, on en a vu bien d'autres, et l'on n'a pas vécu si longtemps au milieu des dangers sans avoir bridé souvent des gaillards plus malins et plus difficiles à

mener que tous les lycéens et collégiens de Paris et des départements. » Et sur ce, il fit demi-tour à droite, et sortit du réfectoire du même pas mesuré qu'il avait pris en y entrant.

Cette apparition avait bouleversé les idées de Prosper. Il commença à douter des assertions de Jacques sur la facilité de gagner les maîtres ; il poussa un profond soupir, moitié de résignation, moitié d'espérance : car, se disait-il, cette sévérité n'est peut-être qu'apparente, et une sorte de parade en commençant. N'importe, la figure du surveillant général le chiffonnait chaque fois qu'elle revenait dans son imagination.

Il passa le reste de la journée, pendant les heures d'études, à lire le règlement et à entendre les explications faites par M. Larcher. Cette fois, il ne fit plus d'objection, bien convaincu qu'il fallait, bon gré, mal gré, se soumettre à la règle qu'on lui imposait.

Il se réunit donc aux autres élèves pendant les heures de récréation ; mais il remarqua que, tout en restant fort polis à son égard, ils

ne lui témoignaient pas le même empressement que la veille. Il mangea de bon appétit à dîner et à souper, et la cuisine, qu'il trouva de son goût, le réconcilia avec dame Marguerite.

CHAPITRE V

Le surveillant général.

Au retour de M. Chervel, M. Larcher lui rendit compte de la manière dont Prosper avait passé sa journée. La scène de l'adjudant, c'est-à-dire du vieux surveillant, fit sourire M. Chervel. M. Auger, surveillant général du collège, n'avait, en effet, jamais occupé aucun grade dans la gendarmerie et le titre qu'on lui donnait n'avait absolument rien de militaire.

Nous ajouterons que c'était bien l'homme le plus doux et le plus inoffensif, malgré son

air rébarbatif ; mais il savait jouer admirablement le rôle de père Rabat-joie ou de *Croquemitaine*, comme l'appelaient les élèves.

M. Chervel fut satisfait du rapport de M. Larcher, et il le chargea de veiller encore spécialement sur Prosper dans la journée du lendemain.

« Il m'a témoigné le désir de vous parler ce soir, observa le sous-maître.

— Savez-vous pourquoi ?

— Je suppose que c'est pour vous demander encore quelques exceptions en sa faveur.

— Je ne veux pas le voir. Dites-lui que je n'ai pas le temps aujourd'hui, et qu'il vienne me trouver demain, à la récréation de quatre heures du soir. Demain matin, à l'étude, M. Rigade lui remettra ses livres et ses cahiers, et à huit heures il ira dans la classe de M. Breton, où je suis convenu avec son père de le placer. Du reste, veillez à ce qu'il suive avec exactitude, comme ses camarades, les mouvements et exercices de la journée. »

Le lendemain, lorsque le son de la cloche donna le signal du réveil, il ouvrit les yeux et s'apprêtait, comme le jour précédent, à les refermer, quand il aperçut à quelques pas de son lit le terrible surveillant, qui, debout et immobile, promenait ses regards de tous côtés, comme pour passer l'inspection du dortoir ; sa canne n'était plus suspendue au bouton de sa redingote, il la tenait à la main, et de temps en temps en frappait un coup retentissant sur le parquet, comme le bruit que fait la hallebarde d'un suisse sur les dalles d'une église. En ce moment il tournait le dos à Prosper, qui, je vous assure, n'avait plus envie de dormir. Presque aussitôt la grosse voix du surveillant fit entendre ces mots prononcés d'un ton menaçant :

« Eh bien ! monsieur Dumesnil, est-ce que vous n'avez pas entendu le signal ? Faut-il que j'aille le faire résonner plus près de vos oreilles ? »

Et, en disant ces mots, il fit retomber sa canne deux ou trois fois sur le parquet ; en même temps l'élève ainsi apostrophé se leva

précipitamment, et s'empressa de s'habiller sans répondre un mot.

Prosper, qui avait tout remarqué, n'attendit pas que le surveillant se tournât de son côté, et l'interpellât comme Dumesnil ; il se glissa sans bruit hors de son lit, et se hâta de se chausser et de passer son pantalon. Il achevait à peine cette opération, que le surveillant passa à côté de lui, mais sans avoir l'air de le remarquer, et en disant, comme s'il se fût adressé à tout le monde : « Dépêchez-vous, Messieurs, vous n'avez plus que cinq minutes ; gare à ceux qui seront en retard ! vous savez ce qui les attend. »

J'ignore si cette menace produisit de l'effet sur les autres ; mais à coup sûr elle agit fortement sur Prosper, quoiqu'il n'en comprît pas la signification. Au bout de quatre minutes à peine, il était habillé.

En ce moment, arriva au dortoir M. Larcher, chargé de conduire les élèves à l'étude. En passant auprès de Prosper, il se contenta de lui dire à demi-voix : « C'est bien ! » puis il fit mettre en rang les élèves, et descendit

avec eux à la salle d'études. Après la prière, M. Larcher assigna une place à Prosper, et en même temps le censeur des études lui remit les livres et les cahiers nécessaires pour la classe, en lui indiquant la leçon qui serait récitée le matin, et en l'engageant à l'apprendre.

« Mais, Monsieur, dit Prosper, jamais je ne pourrai apprendre tout cela.

— Eh bien, pour aujourd'hui vous n'apprendrez que cet alinéa, qui ne comporte qu'une dizaine de lignes; tâchez au moins de le savoir comme il faut, pour faire preuve de bonne volonté. »

Prosper ne répliqua pas; mais, quand M. Rigade se fut éloigné, il se dit: Le plus souvent, que je vais me casser la tête à apprendre cette maudite leçon de grammaire; avec cela que j'ai la migraine de n'avoir pas assez dormi. Puis il chercha à lier conversation avec son voisin de droite, qu'il reconnut pour être le même Dumesnil que le surveillant avait si rudement apostrophé au dortoir; mais celui-ci, absorbé tout entier dans son

travail, ne parut pas s'apercevoir de la provocation du nouveau venu. Alors Prosper se retourna vers son voisin de gauche, qui, tout en paraissant aussi étudier avec ardeur, semblait un peu plus distrait, et promenait ses regards à droite et à gauche, sans cesser de murmurer sa leçon ; mais en s'apercevant de la tentative de Prosper pour causer avec lui, il se contenta de le regarder d'un air étonné, puis il reporta ses yeux vers la chaire du sous-maître, M. Larcher, qui présidait à l'étude. Les yeux de Prosper suivirent la même direction, et il reconnut que ceux de M. Larcher étaient en ce moment fixés sur lui. Dieu ! que c'est insupportable, se dit-il à lui-même, une pareille surveillance ! Et avec un geste de dépit, qui trahissait sa pensée et qui n'échappa point au maître d'études, il cacha sa tête dans ses deux mains, appuya ses coudes sur la table, comme s'il lisait le livre ouvert devant lui.

Il resta longtemps immobile dans cette attitude, favorable parfois à ceux qui étudient avec attention, et qui veulent éviter les distractions, mais favorable aussi à l'indolence,

qui profite de cette apparence d'application pour se livrer à ses rêveries, et laisser errer au hasard ses pensées vagabondes. Cette immobilité ne tarda pas à provoquer chez lui l'envie de dormir, contre laquelle il ne songea pas un instant à lutter. Bientôt le simple assoupissement devint un profond sommeil, accompagné même d'un ronflement sonore, qui fit sourire les voisins. M. Larcher, s'avançant alors de son côté, frappa la table si vigoureusement avec une règle, que notre dormeur, s'éveillant en sursaut, et ne sachant plus où il était, s'écria: « Ah! mon Dieu! peut-on me faire une peur comme ça! » Un immense éclat de rire de tous les élèves suivit ces paroles, et Prosper remit sa tête entre ses mains, mais cette fois pour cacher sa confusion.

« Prenez garde, monsieur Granville, dit le sous-maître, de vous endormir de nouveau et surtout de ronfler, car cela trouble le silence de l'étude, et je serais forcé de vous réveiller d'une manière peut-être plus désagréable que la première fois. »

Prosper était encore tristement affecté de son aventure, quand le déjeuner sonna. A ce signal sa figure s'épanouit, et il ne fut pas nécessaire de lui donner un avertissement particulier pour prendre son rang et retrouver sa place au réfectoire. Ce premier repas était composé d'une tasse d'excellent lait, de fruits et de pain, et nous n'avons pas besoin de dire qu'il y fit plus d'honneur qu'à la soupe à l'oignon de la veille. Puis vint la récréation, où il fit aussi convenablement sa partie.

Pendant la classe qui suivit la récréation, il ne s'endormit pas comme il l'avait fait pendant l'étude, mais il ne parut pas moins s'ennuyer beaucoup. Tandis que le professeur parlait, il écoutait les explications d'un air distrait; souvent même il bâillait d'une manière inconvenante, ou bien il essayait de prendre une attitude nonchalante, comme il eût fait sur un canapé; seulement le peu de largeur du banc de bois sur lequel il était assis donnait à cette attitude quelque chose de contraint qui la rendait aussi ridicule que déplacée.

Aux études suivantes et à la classe du soir,

il montra la même indolence, le même laisser-aller; et s'il ne s'endormit pas comme le matin, c'est qu'il craignait le réveil désagréable dont l'avait menacé M. Larcher. Il ne manifesta d'ardeur qu'aux repas et aux récréations, et encore on fit la remarque qu'il évitait de prendre part aux jeux qui exigeaient trop de fatigue et d'adresse, et qu'il leur préférait les jeux paisibles, ou même les simples causeries; car il aimait beaucoup à causer, et le silence qu'il était forcé de garder pendant les classes et les études n'était pas pour lui le moindre désagrément de la vie de pension; aussi s'en dédommageait-il amplement aux récréations, et alors il babillait, babillait à son aise, le plus souvent à tort et à travers sans réfléchir.

Le soir, ainsi qu'il l'avait annoncé, M. Chervel fit venir Prosper dans son cabinet. « Eh bien! mon ami, lui dit-il du ton le plus bienveillant, pensez-vous vous accoutumer facilement avec nous? »

Prosper baissa la tête en rougissant et ne répondit pas.

« Je comprends votre silence, reprit M. Chervel ; cela veut dire que vous trouvez le régime de la maison un peu dur, qu'on se lève trop matin, qu'on n'a pas assez de liberté, que l'on exige trop de travail, trop d'assiduité, trop de régularité... Voyons, ai-je deviné?

— Monsieur, non, ce n'est pas précisément cela, balbutia Prosper; seulement je n'ai jamais été habitué à me lever si matin, et si vous aviez voulu permettre que pendant quelque temps je ne fusse pas obligé de me lever avec les autres, je me serais plus facilement habitué au régime de la maison, parce que toutes les fois que je n'ai pas assez dormi, j'éprouve un malaise toute la journée.

— Oui, oui, je comprends, reprit M. Chervel avec un léger sourire ironique, et c'est pour cela que vous dormez à l'étude, que, pour vous distraire, vous cherchez à causer avec vos voisins, qu'en classe vous n'écoutez pas le professeur, que vous lui bâillez au nez d'une manière peu polie, et que devant lui vous vous tenez avec un sans-gêne qui semblerait annoncer un jeune homme mal élevé. »

Prosper rougit jusqu'au blanc des yeux, en voyant que M. Chervel était instruit jusqu'au moindre détail de tout ce qu'il avait fait dans la journée.

« Non, mon ami, continua M. Chervel en reprenant cette fois son ton grave, mais toujours bienveillant ; non, je ne saurais vous accorder ce que vous me demandez, parce que je me suis engagé auprès de monsieur votre père à employer tous les moyens nécessaires pour vous guérir de votre paresse, et que votre proposition, si je l'acceptais, ne serait qu'un palliatif, tandis qu'il faut un remède efficace et assez puissant pour aller à la racine du mal. Ce remède est, en premier lieu, l'observation exacte de toutes les parties du règlement. On vous l'a lu, on vous l'a expliqué ; ayez soin de vous y conformer strictement ; sans cela, M. Auger, le surveillant général, vous rappellerait à l'ordre d'une manière qui pourrait ne pas vous être agréable. En second lieu, c'est d'employer tout le temps des classes à écouter attentivement les leçons et les explications des profes-

seurs, et tout le temps des études à faire les devoirs qu'on vous aura donnés en classe. De cette manière vous ne trouverez jamais trop longue la durée des études ou des classes, vous recevrez des éloges et des encouragements de vos maîtres, au lieu des réprimandes et des punitions qui vous attendent, si vous agissez autrement. Pour que le succès soit complet, il faudra, j'en conviens, que vous fassiez quelques efforts sur vous-même ; mais ce sera l'affaire de quelques jours, et après cela vous serez tout habitué. Alors le travail vous paraîtra facile, et vous vous étonnerez vous-même d'avoir été si longtemps esclave de la paresse. Voyons, mon ami, me promettez-vous de suivre mes conseils, et de faire tous vos efforts pour vous corriger ?

— Je le désirerais bien, Monsieur, mais je crains de ne pas en avoir la force.

— La force !... elle ne vous manquera pas, si vous avez la bonne volonté..., surtout si vous la demandez à Dieu, pour obtenir la guérison de ce malheureux défaut, qui est, comme vous l'avez appris dans votre caté-

chisme, un des sept péchés capitaux, c'est-à-dire de ceux qui sont la source et l'origine d'une foule d'autres péchés. Cette force ne vous manquera pas enfin, si vous réfléchissez à quel point vos bons parents sont affligés de vous voir obstinément croupir dans votre indolence et combien vous les rendriez heureux, s'ils apprenaient que leur fils chéri est devenu un jeune homme actif et laborieux. »

Ces arguments parurent faire quelque impression sur Prosper. Il promit de suivre les conseils de M. Chervel, et se retira pénétré cette fois d'assez bonnes intentions.

Soit que les remontrances de M. Chervel eussent produit leur effet, soit que la surveillance active de l'adjudant et des autres maîtres subalternes eût inspiré à Prosper une bonne résolution ou une crainte salutaire, il se fit en lui une amélioration sensible. Il se mit, en assez peu de temps et avec plus de facilité qu'on ne s'y serait attendu, au courant des exercices prescrits par le règlement. Le travail de la classe n'alla pas d'abord aussi bien; peu à peu cependant les devoirs se firent

assez régulièrement, et les leçons ne furent pas trop mal sues. Il avait bien tenté, dans les commencements, de faire faire ses devoirs par quelques camarades complaisants, comme on en trouvait toujours dans les pensions, à ce que lui avait affirmé maître Jacques ; mais il n'en trouva aucun qui voulût se charger de cette besogne; d'où il conclut que sous ce rapport, aussi bien que sous tous les autres, Jacques l'avait trompé, ou bien que la pension de M. Chervel ne ressemblait à aucune de celles qu'avait fréquentées Édouard Durand.

Une circonstance que nous devons signaler avait principalement contribué à décider Prosper à se mettre au travail, sinon avec cette ferme résolution et ce zèle qui caractérisent un élève réellement laborieux, du moins avec l'intention d'arriver à satisfaire d'une manière à peu près suffisante les exigences de ses maîtres et surtout à faire preuve de capacité. Lorsqu'il avait proposé à quelques-uns de ses camarades de faire ses devoirs, tous parurent on ne peut plus surpris d'une pareille proposition ; les uns le refusèrent poliment, les autres

eurent l'air de ne pas prendre sa demande au sérieux ; l'un d'eux, le petit Dumesnil, beaucoup plus jeune et moins grand que Prosper, s'écria d'un air goguenard : « Tiens, tiens, un grand garçon comme lui qui ne peut pas faire une version de sixième que j'ai faite, moi, l'an passé ! Moi qui avais peur, parce qu'il arrivait de Paris, qu'il ne m'enlevât toutes les premières places aux compositions, et tous les premiers prix à la fin de l'année ! Oh ! bien, maintenant je vais dormir bien tranquillement sur l'une et l'autre oreille !

— Je ne dis pas, monsieur Dumesnil, reprit Prosper tout rouge de dépit, que je ne *puis pas* faire cette version ; seulement, comme j'avais pour le moment autre chose à faire, j'avais pensé trouver parmi vous quelqu'un d'assez complaisant pour m'épargner ce travail.

— Je ne dis pas, monsieur Granville, repartit Dumesnil, que vous soyez incapable de faire une version si facile, Dieu m'en garde ! seulement votre proposition nous a paru fort drôle, parce que cela ne se fait jamais ici :

c'était donc l'usage dans la pension où vous étiez? Est-ce que par hasard on apprenait aussi et l'on faisait réciter les leçons par procuration? »

A ce dernier trait, tous les élèves éclatèrent de rire, et Prosper confus se retira, en se promettant bien de mettre bientôt les rieurs de son côté. Pour comprendre l'allusion qui avait excité l'hilarité de ses camarades, nous dirons que cette scène se passait le troisième ou le quatrième jour après l'arrivée de Prosper; il avait déjà assisté à six ou sept classes; il avait présenté quelques devoirs écrits fort médiocres, mais il n'avait jamais su une seule leçon, et chaque fois qu'il avait été appelé à réciter, il s'était levé, et, après avoir balbutié une phrase ou deux, il s'était rassis dans l'impuissance de continuer.

Cette raillerie de ses camarades le piqua au vif, et produisit plus d'effet sur lui que toutes les exhortations de ses maîtres et de ses parents. Ah! se dit-il, ils me croient incapable d'apprendre par cœur une leçon et de faire convenablement un thème ou une ver-

sion ; eh bien, je veux leur faire voir que quand je voudrai m'en donner la peine, j'aurai tout autant et peut-être plus de mémoire et de facilité qu'eux.

Il tint parole, et, à partir de ce moment, ses devoirs furent faits d'abord passablement, puis mieux, puis bien, et quelquefois, quand, selon son expression, il voulait s'en donner la peine, ils ne laissaient rien à désirer. Il en fut de même des exercices de mémoire ; il récita couramment les leçons que l'on avait à apprendre par cœur, et bientôt le petit Dumesnil, qui était un des plus forts de la classe, ne fut plus aussi tranquille sur la certitude d'obtenir la primauté dans les compositions de chaque semaine et dans les prix de fin d'année.

« Ah ! lui dit-il un jour, tu cachais ton jeu, sournois de Prosper !

— Non, mais j'ai voulu seulement t'apprendre, à toi et aux autres, que je pouvais, si je le voulais, faire aussi bien que qui que ce soit d'entre vous. Vous vous êtes moqués de moi ; chacun son tour, et souviens-toi, petit,

du proverbe : Rira bien qui rira le dernier. »

Nous n'avons pas besoin de dire que M. Chervel, enchanté de cet heureux changement, n'épargna rien pour l'encourager. Il s'empressa d'en faire part à M. et Mme Granville, et bientôt Prosper reçut de ses parents des lettres de félicitations, qui remplirent son cœur d'une joie inconnue jusqu'alors.

Les encouragements le soutinrent assez bien jusqu'à la fin de l'année classique, et quoiqu'il y eût par-ci par-là des hauts et des bas, il obtint à la distribution des prix plus de succès que l'on n'aurait pu croire.

Sa mère l'attendait avec une bien légitime impatience. Doublement heureuse des succès de Prosper et de son retour, elle fut au-devant de lui à la gare, où elle le reçut dans ses bras avec des larmes de joie. Pendant l'absence de son fils, M. Granville avait vu réussir toutes ses affaires, grâce à sa prodigieuse activité et à son esprit d'ordre et d'économie. Aussi l'aisance se faisait-elle de plus en plus grande dans cette heureuse mai-

son. Cela permit à M. Granville de donner à Prosper de charmantes distractions et de lui faire ainsi passer fort agréablement le temps de ses vacances. Tranquille maintenant sur l'avenir de son enfant qu'il voyait docile et laborieux, il ne craignit plus, comme il avait d'abord hésité de le faire, de s'éloigner de la France pour un temps qui pourrait dépasser ses prévisions. Devenu armateur de deux navires, il voulait tenter lui-même le commerce avec la Guadeloupe, se proposant de n'y rester que le temps nécessaire au déchargement et à la vente de la cargaison ; puis, après avoir chargé un nouveau fret, il devait revenir en France par le retour des mêmes bâtiments.

Au jour dit, M. Granville fit à Prosper les adieux les plus tendres, accompagnés des plus pressantes exhortations. Comme témoignage de sa satisfaction, il lui fit cadeau d'une jolie montre avec sa chaîne, et il lui accorda l'autorisation, sollicitée depuis longtemps, de prendre des leçons d'équitation à la rentrée.

Quant à sa mère, elle ne pouvait se lasser de

contempler son fils, de le manger de caresses; elle le trouvait grandi, embelli, et elle était fière et heureuse de lui donner le bras aux Tuileries et sur les boulevards. Elle ne voulait pas qu'il la quittât un instant, puisqu'ils avaient si peu à être ensemble. Malheureusement Mme Granville, que nous avons vue s'éloigner lors du départ de Prosper, était trop indulgente pour tous les défauts de son fils. Maintenant qu'elle le voyait revenu du collège avec des notes excellentes, elle ne craignait pas de le gâter par une foule de petites douceurs. Tantôt on allait au spectacle ; et quels spectacles parfois ! Tantôt elle lui achetait sans compter mille petits objets, pour contenter des caprices d'un moment. Ah ! si M. Granville eût été là ! lui qui savait si bien unir la prudence et l'économie à la meilleure affection ! Mais, emporté par son vaisseau, il ne pensait sans doute guère que, malgré ses formelles protestations, Mme Granville, mère trop indulgente, réveillerait si tôt tous les mauvais penchants de son fils, en satisfaisant ainsi tous ses caprices.

Enfin le moment du départ arriva. Mme Granville, pour prolonger davantage le bonheur d'être avec son fils, voulut le reconduire elle-même à sa pension. Les affaires de la maison eussent peut-être exigé son séjour chez elle : des lettres pressantes lui arrivaient de divers côtés, exigeant des réponses aussi promptes. C'est à ce même temps que M. Granville avait coutume de distribuer aux diverses personnes qui avaient déposé des sommes entre ses mains un dividende proportionnel à leur mise de fonds. On sait, en effet, que la plupart des commerçants ont entre leurs mains une certaine somme d'épargnes qui eur est confiée pour étendre leurs opérations ; ils en servent les intérêts, soit au bout de l'an, soit à chaque semestre. Le jour du départ de Prosper coïncidant avec l'échéance du semestre, Mme Granville, aveuglée par son trop grand amour maternel, fit certainement une faute en retardant le payement de ses rentes, et nous en verrons plus tard le résultat fatal.

Après un jour de voyage, Prosper arriva au collège de P..., où de nouveau M. Chervel le

reçut à bras ouverts. Sa mère, étant demeurée à l'hôtel de l'école, put le voir deux jours encore. Nous ne parlerons pas des recommandations qu'elle fit à M. et Mme Chervel, tout en reconnaissant et en répétant que le passé lui répondait suffisamment de l'avenir. Ce n'est pas que Prosper parût mieux disposé; au contraire, les yeux exercés de M. Chervel retrouvaient dans l'enfant les mêmes dispositions que précédemment. Mais Mme Granville eût voulu se démontrer que sa faiblessse n'avait en rien influé sur son fils.

M. Chervel, peut-être un peu impatienté, lui dit une fois :

« Vous avez raison, Madame, d'être persuadée que ce que nous avons fait pour Prosper nous le ferons encore à l'avenir, et même plus s'il est nécessaire ; mais ce que vous désirez, ce que nous désirons nous-mêmes avant tout, c'est qu'il réponde à nos soins d'une manière plus complète et plus soutenue qu'il ne l'a fait jusqu'ici ; car, je dois vous l'avouer, le moindre relâchement le ferait retomber dans un état pire que celui

où il était quand son père me l'a amené.

— Oh ! Monsieur, à cet égard vous pouvez être parfaitement tranquille ; il a fait à son père en le quittant, et il m'a renouvelé à moi-même les promesses les plus formelles, et j'ai la conviction qu'il les tiendra.

— Je l'espère, Madame, puisque telle est votre conviction, et je le désire encore plus pour son bonheur et pour le vôtre. »

Dans le dernier entretien qu'elle eut avec son fils, elle crut superflu de lui faire de nouvelles recommandations ; elle l'engagea seulement à bien soigner sa santé, et à ne pas se rendre malade à force de travail. Jamais recommandation n'avait été plus inutile. Enfin, pour parer à des besoins ou à des dépenses imprévues, elle lui fit cadeau d'une bourse contenant soixante francs en or, quoiqu'il eût déjà deux francs par semaine, comme argent de poche pour ses petits plaisirs ; mais elle voulut qu'il eût, en dehors de l'argent de sa semaine, ces soixante francs comme souvenir de sa mère. Prodigalité fâcheuse que M. Granville, malgré sa bonté, eût sévèrement in-

terdite, et qui d'ailleurs allait donner à Prosper des goûts peu en rapport avec sa position de fortune. L'enfant accepta avec empressement ce cadeau de sa mère, fait au mépris du règlement.

Pour elle, elle le serra dans ses bras, en fondant en larmes; puis elle monta en voiture en sanglotant, et la voiture partit, entraînée rapidement par deux vigoureux chevaux de poste.

Prosper, lorsque la chaise eut disparu à un détour que faisait la route, sécha ses larmes, et rentra en soupirant dans la maison en pensant toujours à sa mère, mais en pensant aussi aux soixante francs qu'elle venait de lui donner. Avec sa belle montre et tout son argent, quel effet n'allait-il pas produire au milieu de ses camarades moins fortunés ! La pensée seule de l'étonnement et de l'admiration qu'il ne pouvait manquer d'exciter remplissaient son âme de joie.

On conçoit que des réflexions et des pensées aussi graves étaient bien faites pour atténuer le chagrin du départ de sa mère.

CHAPITRE VI

Une mauvaise connaissance.

Était-ce un pressentiment, était-ce le résultat de ses observations qui avaient dicté à M. Chervel ces paroles adressées à Mme Granville, dans lesquelles perçait évidemment la crainte que l'heureux changement remarqué dans Prosper ne fût pas complet, et qu'il n'éprouvât une rechute dangereuse ?

Le fait est, comme nos lecteurs ont dû le remarquer, que ce n'était pas par suite d'un amendement sérieux et radical qu'il s'était un peu corrigé. La vanité seule, le désir de ne

pas passer aux yeux de ses camarades pour un idiot, l'avaient décidé à faire montre en quelque sorte de sa capacité, et, en effet, il n'en était pas dépourvu. La vanité avait donc secoué seulement sa paresse, mais ne l'avait pas étouffée. Puis les éloges, les encouragements qu'on lui avait prodigués, l'avaient soutenu, non sans quelque défaillance, jusqu'à la fin de l'année classique, dans la voie où il était entré ; mais pour un observateur éclairé par une longue expérience, tel que l'était M. Chervel, il était facile de reconnaître que ce nouveau défaut n'avait fait que couvrir et cacher l'ancien, sans le détruire, comme une couche légère de vernis peut recouvrir et dissimuler une tache sans l'effacer complètement. Aussi M. Chervel, sans se laisser éblouir par les apparences, se promit de redoubler de surveillance envers Prosper.

Cependant tout alla assez bien dans les commencements. Prosper, il faut le dire, n'avait ni parti pris, ni plan de conduite arrêté ; ses intentions même étaient bonnes, mais l'enfer est, dit-on, pavé de bonnes intentions ; il vou-

lait bien se corriger, mais ce n'était qu'une velléité qui restait sans effet, et il se laissait toujours entraîner par ses mauvais penchants.

Pendant les premiers jours, il se souvint des promesses faites à ses parents; il travailla, sinon avec cette ardeur et ce zèle qui caractérisent les écoliers d'élite, du moins avec assez de régularité pour ne pas s'attirer de reproches. M. Chervel conçut lui-même un bon espoir de ce début, et pour le soutenir et l'encourager à persévérer, il accorda à Prosper la permission qu'il sollicitait depuis longtemps, de prendre des leçons d'équitation. Malgré l'autorisation qu'il en avait reçue de son père, M. Chervel s'y était jusqu'ici opposé, parce que, d'après le règlement, l'équitation n'était enseignée qu'à des élèves de la première division, et que si parfois on y admettait quelques élèves de la seconde, à laquelle appartenait Prosper, ces exceptions étaient fort rares et n'étaient attribuées que comme faveur à des élèves distingués par leur conduite et leur travail; quelquefois enfin, mais plus rarement encore, la permission de

monter à cheval était accordée, sur la demande des parents et d'après l'avis des médecins, comme un exercice salutaire à la santé de leurs enfants.

C'est à ce dernier titre que M. Chervel consentit ostensiblement à la demande de Prosper ; mais en particulier il lui fit comprendre que c'était une faveur qu'il lui accordait, dans l'espoir de l'encourager au travail, ajoutant que du jour où il se relâcherait et où il retomberait dans son ancienne paresse, cette faveur lui serait retirée.

Prosper, enchanté, se confondit en belles promesses, comme à l'ordinaire, car à ces sortes de caractères les belles promesses ne coûtent rien ; mais les tenir, c'est autre chose. Cependant il tint assez bien les siennes, au moins pendant un certain temps, parce qu'il était toujours enthousiasmé d'être l'un des *cavaliers* de la pension, ainsi qu'on appelait les élèves de l'équitation, et qu'il tremblait d'être *mis à pied,* comme disait leur professeur de manège.

Ce professeur n'était autre que le surveil-

lant général, M. Auger, dont l'apparition seule faisait trembler Prosper dans les commencements de son arrivée à la pension. La crainte que lui inspirait ce personnage ne l'avait nullement détourné du désir d'apprendre l'équitation sous ce maître redoutable ; au contraire, et voici pourquoi. Il avait appris de ses camarades, et l'on sait si les écoliers sont observateurs quand il s'agit de découvrir les faiblesses, les tics, les petits travers de leurs maîtres, il avait appris, dis-je, que M. Auger, si terrible dans les fonctions de surveillant, l'était beaucoup moins dans celles de professeur d'équitation. En effet, une fois entré dans le manège, ce n'était plus le même homme ; il mettait à démontrer les principes de l'équitation une douceur et une patience incroyables. Puis, pour peu qu'il rencontrât de docilité et de bonne volonté dans un élève, il s'attachait à lui, et le protégeait dans toute occasion ; il faisait même fléchir quelquefois la sévérité de la discipline en sa faveur, parce que, selon lui, et ainsi qu'il le répétait souvent, « un jeune homme qui aime le cheval

et qui est bon écuyer ne saurait être un mauvais sujet. » Nous n'affirmons pas qu'il crût d'une manière absolue à la justesse d'une maxime aussi paradoxale; mais, à force d'y revenir, il avait fini par y avoir une certaine confiance, et les nombreux exemples qu'on pouvait citer pour le contredire lui semblaient uniquement des exceptions qui devaient confirmer cette règle.

Nous laissons à penser si cette singulière manière de voir du surveillant fut exploitée par plus d'un élève espiègle, et si notre Prosper compta bien en faire son profit. Toutefois il fallait y mettre de la discrétion, et faire en sorte que M. Chervel ne s'aperçût de rien, car il eût bientôt coupé court aux abus qui pouvaient résulter de la faveur exceptionnelle accordée à ses élèves par le professeur d'équitation.

Prosper, qui avait un goût réel pour cet exercice, obtint donc promptement les bonnes grâces du maître, et il fut admis en peu de temps à faire partie des cavaliers à qui l'on permettait des promenades à cheval, sous la

conduite de M. Auger. C'était un grand privilège, très envié, mais qui n'était pas accessible à tous ceux-là mêmes qui apprenaient l'équitation, parce qu'il exigeait une tenue de cheval assez coûteuse, et plus d'un père de famille rechignait à mettre un prix si élevé.

Une dizaine d'élèves seulement composaient cette petite troupe, que le capitaine appelait avec emphase « son escadron d'élite ». Il fallait voir avec quelle fierté il marchait à leur tête, revêtu d'une espèce d'uniforme de fantaisie, composé d'un habit vert de chasse avec brandebourgs d'or, culotte de peau blanche, bottes à l'écuyère, chapeau tricorne orné d'un galon d'or. Quant aux élèves, ils conservaient l'uniforme de la maison; seulement ils y ajoutaient des bottes molles ou à l'anglaise, avec éperons, cravache, etc. Nous dirons à cette occasion que Prosper se procura la plus belle cravache de l'*escadron*, mais qu'on ne lui permit pas, à son grand regret, de faire dorer ses éperons.

Outre les motifs dont nous avons parlé, qui avaient tant fait désirer à Prosper d'entrer parmi les élèves d'équitation, il devait par là

se trouver en contact avec de grands jeunes gens, tous appartenant à de riches familles, et qu'il regarderait comme ses égaux; tandis que dans la division où on l'avait placé d'après son instruction, il se trouvait au milieu d'enfants beaucoup plus jeunes et beaucoup plus petits que lui, mais qui lui étaient bien supérieurs par les connaissances, et surtout par le zèle et l'activité qu'ils apportaient au travail.

Cependant l'accueil que lui firent ses nouveaux camarades de manège fut assez indifférent, pour ne pas dire froid. C'étaient pour la plupart des jeunes gens bien élevés, de très bonnes familles, et qui ne prodiguaient pas les avances à un individu qu'ils connaissaient à peine, et que ne recommandait pas la classe où, malgré son âge et sa taille, on avait été obligé de le placer. Un seul, nommé Charles de Lourdière, se montra moins difficile, et l'accueillit avec empressement. Ce n'était pas, tant s'en faut, le meilleur sujet de la pension; il avait bien autant de défauts et à peu près les mêmes que Prosper; mais il en avait un de plus qui lui servait à dissimuler les autres:

c'était l'hypocrisie. Au moins, si Prosper était vaniteux, gourmand, et par-dessus tout paresseux, il l'était franchement; c'était sincèrement qu'il reconnaissait ses défauts et qu'il promettait de s'en corriger; mais la faiblesse de son caractère et l'entraînement des mauvaises habitudes l'empêchaient toujours de réaliser ses promesses.

« Qui se ressemble s'assemble, » dit-on. Aussi, quoique la ressemblance entre eux ne fût pas complète, il y avait assez d'analogie pour motiver un rapprochement qui justifiât une fois de plus la vérité du proverbe. Ils se lièrent donc promptement ensemble, et bientôt d'une manière si intime, que Prosper n'eut rien de caché pour son ami. Il ne tarda pas à lui révéler qu'il possédait, à peu près intacts, soixante francs dans sa bourse, cadeau que sa mère lui avait fait pour l'employer à ses menus plaisirs, et dont il n'avait distrait que bien peu de chose pour l'achat de sa cravache. Il n'avait parlé jusqu'ici à personne de la possession de ce petit trésor, parce que, si la chose eût été connue, d'après certain

article du règlement qui défendait aux élèves d'avoir à leur disposition d'autre argent que celui qu'ils recevaient chaque semaine, il eût été obligé d'en faire le dépôt entre les mains de M. Chervel. D'un autre côté, ce secret commençait à lui peser, et l'argent n'était pour lui qu'un embarras inutile, car il ne savait ni comment ni à quoi le dépenser, et parfois il était tenté, pour s'ôter tout souci, d'en faire la déclaration et le dépôt prescrits. Il s'adressait donc à son ami, un peu plus âgé et ayant plus d'expérience que lui, pour qu'il l'éclairât de ses conseils dans cette circonstance.

Charles de Lourdière fut enchanté d'apprendre un secret de cette importance, et il résolut sur-le-champ d'en tirer quelque profit. « Garde-toi bien, s'écria-t-il, de déposer cet argent entre les mains du *pacha* (c'était ainsi que certains élèves désignaient le chef de l'établissement); tu n'en reverrais jamais un sou.

— Oh! par exemple, reprit Prosper d'un air surpris, tu ne me feras pas croire que M. Chervel serait capable...

— De le garder pour lui? interrompit vivement Charles ; non, certes, et ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Seulement, il garderait cette somme en réserve afin de pourvoir à des cas imprévus. Ainsi, par exemple, tu viendrais à briser, à casser, à détériorer quelque chose, tel qu'une glace, un livre précieux, un instrument, etc., au lieu de grossir de ces articles le mémoire de tes parents, ce qui en général déplaît assez, il prendrait sur tes fonds de réserve ce qui serait nécessaire pour remplacer ou raccommoder les objets gâtés.

— Oh ! je suis persuadé que mes parents ne trouveraient point à redire de payer de pareils frais ; ils me blâmeraient seulement.

— J'en suis persuadé comme toi ; mais le pacha n'est pas de cet avis, et il ne veut pas, pour cent autres raisons plus ridicules les unes que les autres, que ses élèves aient d'autre argent de poche que celui de leur semaine ; encore a-t-il soin de contrôler l'usage qu'on en fait. Aussi, lorsque quelqu'un d'entre nous reçoit de l'argent de ses parents, il se garde bien d'en faire le dépôt prescrit ; et ce fameux

article est depuis longtemps considéré comme lettre morte. D'ailleurs, ce serait aller contre l'intention formelle de la personne qui a fait ce cadeau, et en quelque sorte lui faire injure. Ainsi, tu m'as dit que ta mère t'avait donné cette bourse, en te recommandant expressément de la garder et de ne pas la déposer entre les mains de M. Chervel; tu vois donc que si tu la remettais, tu désobéirais formellement à ta mère.

— C'est bien ce que je me suis dit jusqu'à présent; mais, encore une fois, que faire de cet argent? Comment l'employer à des fantaisies qu'il m'est impossible de satisfaire dans ce pays isolé, et avec la surveillance dont nous sommes l'objet?

— Ah! ah! mon cher Prosper, tu me fais rire avec ta naïveté, mais, mon ami, tu ne sais donc pas que la clef d'or ouvre toutes les portes, même les mieux fermées et les mieux surveillées? que ce métal est un talisman qui peut transporter au milieu d'un désert toutes les jouissances que l'on ne rencontre que dans les villes les plus riches et les plus popu-

leuses? Eh bien, voyons, puisque tu m'as mis dans ta confidence, et je puis te garantir que ton secret sera bien gardé, veux-tu parier que je te procurerai quand tu le voudras quelques-unes de ces fantaisies que tu crois ne pouvoir satisfaire ici même à prix d'or?

— Ma foi, je serais curieux de voir cela; seulement, j'ai tant de choses dans la tête que je ne sais par laquelle commencer.

— D'abord, il ne faut pas demander trop de choses à la fois, ni des choses impossibles; commençons, si tu veux, par ce qui ne manquera pas de te plaire, si je t'ai bien jugé.

— Voyons, que supposes-tu être de mon goût?

— Je suppose que la cuisine de Marguerite n'en est guère, quoiqu'elle ne soit pas, à vrai dire, des plus mauvaises, et je crois que tu lui préférerais de temps en temps quelques-uns de ces bons morceaux délicats comme on en trouve chez Chevet, tels que perdreaux truffés, pâtés de foie gras, terrines de Nérac, etc. etc., que l'on mangerait en cachette entre deux amis, soit pendant la promenade, soit

la nuit quand tout le monde est couché.

— Ma foi, j'avoue que ton idée me plaît, et l'eau m'en vient à la bouche.

— Je veux t'y faire venir autre chose que de l'eau. Pour arroser ces perdreaux et ce pâté, ce serait une profanation que de se servir du petit vin et de l'abondance que l'on nous sert ici, et ne penses-tu pas que quelques bouteilles de Chambertin ou de Château-Lafitte, escortées d'un verre ou deux de Champagne-Cliquot, conviendraient beaucoup mieux ?

— Si je le pense ! ah ! certes, je trouve ton idée admirable et délicieuse ; et tu crois pouvoir la réaliser ?

— Rien de plus facile ; si tu veux me confier tes deux ou trois louis, dans quatre ou cinq jours au plus tard, je te garantis que nous ferons une *dînette* sans pareille ; je dis *nous*, car je pense bien que tu me feras l'honneur de m'inviter pour la peine que je me serai donnée.

— En peux-tu douter? Est-ce que tu me prends pour un goinfre égoïste, capable de

manger seul de bons morceaux sans en offrir à ses amis? J'aime bien ce qui est bon; et si cela s'appelle être gourmand, je le suis, j'en conviens; mais j'aime aussi partager avec mes amis : cela double, cela triple mon plaisir, et je serais heureux de pouvoir régaler tous mes camarades; mais comme cela est impossible, il faudra me borner à deux ou trois au plus avec toi.

— Deux ou trois avec moi! mais, mon cher Granville, tu n'y penses pas. Si tu en invites un troisième ou un quatrième, il faudra nécessairement les mettre dans la confidence, et un secret partagé entre trois ou quatre devient bientôt le secret de la comédie. Avant deux jours il serait connu de tous les élèves, et le pacha en serait instruit dès le lendemain. Si tu veux réussir, il faut absolument que le secret reste entre nous deux; si tu veux en mettre d'autres dans la confidence, je te déclare que je me retire, et que je ne me mêle plus de rien.

— Allons, je n'insiste pas, et je m'en rapporte à toi. Peux-tu commencer tout de suite

l'exécution de notre projet? Combien te faut-il?

— Dame! je vais m'en occuper dès aujourd'hui. Donne-moi vite tes soixante francs; s'il y a de trop, je te le rendrai.

— Les voilà. Dans combien de temps pourrons-nous avoir des nouvelles?

— Dans cinq ou six jours au plus tôt, dans huit au plus tard; de sorte que nous pourrons nous régaler de jeudi en huit sans faute. »

A l'époque fixée, de Lourdière annonça à Prosper l'arrivée d'une bourriche garnie, non de pâtés et de chambertin, comme il l'avait pompeusement promis, mais de gâteaux et de deux bouteilles de vin. Avec ce que le garçon se réserva, Prosper en eut pour la somme de vingt-deux francs, somme énorme pour un écolier, surtout pour Prosper qui gaspillait ainsi d'un seul coup le tiers de l'argent que sa mère lui avait si imprudemment remis pour ses fantaisies de l'année. Hélas! si Mme Granville eût pu se figurer à quoi venait d'aboutir sa triste prodigalité, que de larmes amères n'eût-elle point versées!

Il s'agissait, pour nos gourmands, de faire, le plus secrètement possible, honneur aux comestibles. Charles n'imagina rien de mieux que d'inventer un prétexte pour ne pas aller en promenade le jeudi suivant. Cela réussit au gré de nos deux gourmands ; ils furent laissés seuls à l'étude, sous la surveillance d'un jeune sous-maître nouvellement arrivé dans l'établissement, et qui crut satisfaire aux exigences de son devoir en les enfermant sous clef, et en leur annonçant qu'il viendrait de temps en temps les visiter. Ils ne firent, comme on le pense bien, aucune objection ; seulement ils demandèrent que dans le cas où ils auraient besoin de sortir et d'aller faire un tour de promenade dans le jardin, il leur ouvrît à un signal convenu ; ce qui fut accordé.

Demeurés seuls, nos deux gaillards attaquèrent leurs provisions avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils n'avaient presque rien mangé à midi, pour se conserver en appétit. Les gâteaux disparurent presque tous, et Prosper, qui venait de finir la première bouteille, allait

déboucher la seconde, quand Charles, qui avait plus d'expérience, et dont la tête était plus solide que celle de son camarade, peu habitué à boire du vin pur, s'y opposa.

« Mon cher, dit-il à Prosper, il faut savoir se ménager et faire vie qui dure. Tes joues sont déjà enflammées et colorées d'un vermillon accusateur, tes yeux brillent d'un éclat qui ne leur est pas ordinaire, et ta langue s'épaissit et n'articule plus qu'avec une certaine difficulté; si tu avais le malheur de boire un verre ou deux de plus, tu serais tout à fait gris, et quand on reviendrait de la promenade, c'est-à-dire dans une demi-heure, trois quarts d'heure au plus, on s'apercevrait tout de suite de ton état. Une enquête s'ouvrirait aussitôt, et aurait pour résultat la découverte du pot aux roses, suivie d'une punition sévère pour tous les deux et de l'impossibilité de renouveler dans la suite de pareilles collations.»

Prosper, dont les vapeurs du vin n'avaient pes encore troublé la raison, comprit la justesse de ces observations, et y acquiesça complètement. On serra les reliefs du festin dans

une certaine cachette que Charles seul connaissait, et qui était à l'abri des investigations. Puis ils donnèrent le signal pour se faire ouvrir la porte; ils allèrent prendre l'air au jardin jusqu'à ce que les élèves revinssent de la promenade, et personne ne s'aperçut de leur débauche clandestine.

Cette collation passa sans susciter de soupçon : bien plus les deux amis purent à maintes reprises se réunir de nouveau pour en achever les reliefs. Comment, se dira-t-on, une pareille irrégularité pouvait-elle se commettre, malgré la vigilance de M. Chervel? Nous venons d'en donner les raisons. La négligence d'un sous-maître y aida sans doute; mais il faut en accuser surtout la fourberie d'un domestique de la maison. Pareilles gens sont la peste des collèges; et pourtant quel collège pourrait se vanter de n'en point posséder un semblable? M. Chervel, lui, s'aperçut bien d'un relâchement général chez Prosper; mais, n'en pouvant deviner la vraie cause, il ne put que lui faire de sévères menaces.

Des remontrances lui vinrent aussi de la

part de celui que nos lecteurs auraient peut-être jugé le moins capable de lui en faire ; ils seront sans doute étonnés en apprenant que ce nouveau Mentor n'était autre que Charles de Lourdière lui-même. Seulement, hâtons-nous de le dire, ses remontrances avaient un tout autre point de départ que celles des maîtres. « Il faut, lui disait-il, savoir faire marcher de front les amusements et nos plaisirs gastronomiques avec les exigences de la discipline de l'école. Fais comme moi : au lendemain de nos réunions, j'éprouve bien quelquefois un peu de malaise ; mais j'ai la force de le surmonter, et, au lieu de dormir comme tu le fais à l'étude, je pioche ferme mon devoir, j'apprends de mon mieux mes leçons, et jamais on ne me trouve en faute. Si tu n'as pas la force de surmonter ton indolence, M. Chervel te retirera la permission de prendre des leçons d'équitation, nous ne pourrons plus nous revoir, et adieu les petits gâteaux et le vin que nous nous proposons de faire venir ! »

Un pareil malheur touchait bien autant

Charles que Prosper ; mais celui-ci redoutait par-dessus tout la privation des leçons d'équitation, qui flattaient si bien sa vanité : déjà la menace lui en avait été faite, et peut-être eût-elle été exécutée, si le premier surveillant n'eût intercédé vivement en sa faveur. Mais il comprenait que cette intervention ne produirait pas toujours son effet, et il promit à Charles de suivre ses conseils, à une seule condition toutefois : c'est que de temps en temps il lui ferait ses devoirs de classe, chose pour lui des plus faciles, puisqu'il était d'une classe supérieure de deux degrés à celle de Prosper.

Charles consentit à cet arrangement, non sans faire quelques difficultés ; car c'était une chose sévèrement défendue, et il craignait de se compromettre ; mais la gourmandise l'emporta, et il finit par s'arranger pour faire quelquefois les devoirs les plus difficiles de Prosper ; bientôt il les fit presque tous.

Grâce à ce service, Prosper évita pendant un certain temps de nouveaux reproches ; mais à la fin le professeur eut des soupçons.

Il découvrit bientôt la fraude, malgré les précautions que prenait Charles de Lourdière pour la déguiser, et il en fit un rapport à M. Chervel. Celui-ci sévit comme il le devait contre les deux coupables. Il supprima à Prosper les leçons d'équitation, lui interdit toute relation avec Charles et avec aucun autre élève de la première division. Charles reçut une verte semonce, et fut menacé d'être renvoyé de la pension ; mais ses larmes feintes, ses protestations hypocrites, qu'il n'avait eu d'autre intention que d'aider et d'encourager un camarade aux sollicitations duquel il n'avait pu résister, lui valurent un adoucissement à la punition qu'il avait méritée, et il ne fut condamné qu'à quelques jours de retenue, et à la privation de promenade pendant un mois.

La punition qu'avait reçue Prosper, loin de le corriger, ne fit que l'exaspérer. Il ne s'emporta pas cependant, ne répondit rien aux reproches qu'on lui adressa, mais il prit dès lors la résolution de ne rien faire, si ce n'est en quelque sorte parade de sa paresse et

de son inertie. Les reproches les plus vifs, les punitions les plus sévères n'avaient aucune prise sur lui. Il écoutait les uns, subissait les autres avec la plus parfaite indifférence.

M. Chervel, désolé, écrivit à son père, qui se trouvait alors en Angleterre, où des affaires importantes le retenaient depuis son retour des Antilles en Europe. Après lui avoir parlé de l'inutilité des moyens qu'il avait employés pour guérir Prosper de sa paresse, après lui avoir rappelé qu'à la fin de l'année dernière et dans les premiers mois de celle-ci, il avait espéré réussir, il ajoutait que depuis quelque temps Prosper avait éprouvé une rechute extrêmement grave, et que sa maladie était maintenant passée à l'état chronique, et exigeait pour sa guérison un traitement plus énergique que tous ceux dont on avait fait usage jusqu'à présent.

« C'est vous dire, Monsieur, ajoutait-il, « qu'il y a encore de la ressource, et que le « mal n'est pas incurable ; ne vous désolez « donc pas outre mesure : rien n'est déses-

« péré. Mais pour appliquer un remède con-
« venable, il faut d'abord connaître parfaite-
« ment la cause du mal, et je crois l'avoir
« trouvée. Son indolence, son indifférence
« pour le travail ne viennent pas entière-
« ment, quoique cela y contribue beaucoup,
« de son tempérament et de sa constitution
« physique, comme pourrait le faire sup-
« poser son origine créole du côté maternel;
« non, car il y a chez lui du cœur et une
« certaine énergie qu'on est étonné de ren-
« contrer. Seulement il faut le faire sortir de
« cet état, et ce n'est pas facile. Il y a encore,
« ce qui est bien important, des sentiments
« religieux, mais engourdis en ce moment,
« je dirai même presque éteints, et qu'il fau-
« drait à tout prix raviver. La véritable cause
« de son mal vient de l'idée qu'il possédera
« un jour une grande fortune, et qu'il n'a
« pas besoin de se casser la tête pour acqué-
« rir des connaissances qui lui seront inu-
« tiles, attendu que, quand on est riche, on
« est toujours assez savant, assez spirituel,
« pour être reçu partout, même à l'Académie.

« Je ne sais quels flatteurs de la pire espèce « lui ont inculqué ces idées ; le fait est qu'il « les avait déjà en arrivant ici, qu'il a cherché « à les répandre parmi ses camarades, où « elles ont trouvé plus d'un esprit disposé à « les recevoir. Seulement, je crois pour ceux-« ci avoir arrêté le mal avant qu'il ait pris « trop de développement ; quant à votre fils, « tous mes efforts ont été inutiles, tant ces « funestes idées étaient chez lui profondément « enracinées. Dans des cas à peu près sem-« blables, lorsqu'il s'agit des maladies du « corps, les médecins emploient ce qu'ils « appellent un remède héroïque, dont les « propriétés, très puissantes, très efficaces, « produisent un changement rapide dans « toute l'économie et amènent une guéri-« son à peu près certaine. C'est un remède « de cette nature que je viens vous propo-« ser... »

Ici M. Chervel développait ses idées sur ce qu'il entendait par ce remède héroïque, mais qui ne pouvait réussir qu'à l'aide du concours sérieux de M. Granville. Nous verrons plus

tard en quoi consistait ce remède, de quelle manière il fut appliqué, et les effets qu'il produisit.

CHAPITRE VII

La dernière escapade.

Les vacances arivèrent avant la réponse de M. Granville. Après la distribution des prix, à laquelle Prosper ne prit d'autre part que celle de spectateur, tous les élèves allèrent dans leurs familles, à l'exception de Prosper et de trois jeunes enfants, que les parents devaient venir chercher dans le courant de la semaine.

Le lendemain de la distribution des prix, M. et Mme Chervel furent obligés de s'absenter eux-mêmes pendant deux à trois jours; la

garde des quatre élèves restants fut confiée à un sous-maître, le même pendant la surveillance duquel Prosper et Charles avaient fait plusieurs fois leurs repas de contrebande, sans jamais éveiller ses soupçons.

Dans les premiers jours de vacances, lorsqu'il reste un si petit nombre d'élèves surtout, il règne un certain laisser aller, même dans les pensionnats les mieux tenus, jusqu'à ce qu'on ait organisé l'ordre et la tenue des exercices de vacances. Cette organisation devait avoir lieu au retour de M. Chervel; en attendant les élèves resteraient à l'étude pendant deux heures le matin, où ils s'occuperaient de lecture ou de dessin, *ad libitum;* le reste de la journée, récréation, et grande promenade l'après-midi si le temps le permettait.

La première journée, Prosper parut s'ennuyer beaucoup. Au retour de la promenade, il dit qu'il se sentait indisposé, et demanda la permission d'aller se coucher. Le sous-maître ne crut pas devoir la lui refuser. Il le laissa monter seul au dortoir, et resta avec les trois

autres élèves. Au bout d'une demi-heure, il envoya savoir de ses nouvelles, et s'il n'avait besoin de rien. Le domestique chargé de cette commission était celui qui depuis longtemps était le factotum discret de Charles de Lourdière, non pas gratuitement, bien entendu. C'était lui qui avait procuré aux deux amis les vins, les liqueurs et les divers comestibles de leurs collations clandestines. Il gagnait modestement près de cinquante pour cent sur les prix de revient de ces fournitures, sans compter quelques bons morceaux et quelques bonnes bouteilles de vin qu'il mettait de côté pour lui. Aussi avait-il bien regretté l'interruption forcée de ces petits profits, et il espérait se rattraper un peu pendant les vacances.

Dès que Prosper le vit entrer au dortoir : « Eh bien ! Pierre, s'écria-t-il, as-tu du nouveau ?

— Chut ! Monsieur, plus bas, je vous prie, répondit Pierre tout effaré.

— Qu'y a-t-il à craindre ? Il n'y a personne dans le dortoir, et le *pion* est en bas avec ses

moutards. D'ailleurs, il n'est pas malin, ton M. Berthier (c'était le nom du sous-maître).

— C'est égal, Monsieur, les murs ont des oreilles, et l'on ne saurait prendre trop de précautions. Oui, ajouta-t-il en baissant la voix, il y a du nouveau; tenez, voilà un billet de M. Charles, que l'on m'a remis tantôt à la gare du chemin de fer. »

Prosper prit vivement le billet, qui ne contenait que ces mots :

« ...Je reviens demain soir de Blois par le « train de sept heures. Un cheval, que j'ai « commandé il y a déjà quelques jours, m'at- « tendra à la station, et vers huit heures je « serai près de toi avec force provisions. « Pierre se charge de me faire entrer dans la « *boîte* et de m'en faire sortir ensuite avec le « plus grand *incognito* possible. Charge-toi « seulement de la provision de vins et donne « quelque chose à Pierre pour aider sa dis- « crétion. A demain soir.

« Ton ami, Ch. de L. »

« Ce serait une partie charmante, dit Pros-

per après avoir lu, et dont il m'avait parlé plusieurs fois avant son départ. Mais penses-tu que cela soit facile à exécuter?

— Rien de si facile; seulement cela vous coûtera quelques pièces de cent sous.

— Tu sais bien que je n'en ai guère. En tout cas tout ce que j'ai, environ trente francs, je le mets à ta disposition.

— Je m'y attendais et je vous remercie, monsieur Prosper, de la confiance que vous me témoignez. Quant à la réussite du projet de M. Charles, rien ne saurait l'entraver à cette heure. D'abord, demain et après-demain, les patrons sont absents : premier point essentiel. Ensuite, M. Berthier, qui, comme vous le dites fort bien, n'est pas des plus malins, vous croit indisposé. Rien de plus aisé que de l'entretenir dans cette erreur. Vous vous lèverez tard; vous ne mangerez pas ou ne mangerez que très peu de chose à déjeuner...

— Merci, interrompit vivement Prosper; tu crois que je vais jeûner pendant vingt-quatre heures? J'aimerais mieux renoncer à la partie de plaisir que me propose Charles.

— Qui vous parle de jeûner? est-ce que vous ne savez pas que je pense à tout? Tenez, ajouta-t-il, en tirant de dessous sa blouse un petit paquet, vous trouverez là des reliefs excellents de votre repas d'hier soir, ainsi qu'un peu de vin : cela ne vaut-il pas le chocolat de Marguerite? Demain dans la journée, si vous avez besoin d'autre chose, je vous le fournirai. Maintenant, voici mon plan; suivez-le exactement si vous voulez réussir. Lorsque, après le second déjeuner, M. Berthier conduira les trois petits à la promenade, vous demanderez à être exempté de les accompagner, ce qui vous sera facilement accordé. Vers sept heures et demie du soir, vous sortirez par la porte du jardin que je vous tiendrai ouverte. D'ailleurs, voici un passe-partout qui pourra vous servir en cas d'accident.

— Ton plan me paraît fort beau; mais si M. Berthier s'avisait de monter au dortoir demain soir, et qu'il ne me trouvât pas dans mon lit?

— Cela n'est pas probable; cependant, comme il faut tout prévoir, je préfère que

vous n'alliez au petit bois qu'à huit heures, heure à laquelle M. Charles annonce son arrivée. Je trouverai bien, le cas échéant, un prétexte pour expliquer votre absence momentanée, et, dans l'intervalle, vous serez revenu. M. Charles est convenu de monter avec vous par l'escalier de service, en sorte que personne ne se doutera de sa présence.

— Mais où festoyons-nous ?

— Dans la petite salle d'infirmerie affectée aux malades contagieux. Personne n'ira vous dénicher là, et je vous préparerai toutes choses le mieux du monde.

— Parfait ! bien imaginé ! Tu es vraiment un sujet précieux, et tu peux compter sur ma reconnaissance. »

C'était bien là-dessus qu'il comptait, ou plutôt sur sa libéralité aveugle, avec laquelle il dépensait l'argent comme le font les étourdis et les prodigues, qui n'en connaissent pas le prix.

Le plan de maître Pierre réussit à merveille, du moins dans sa première partie. M. Berthier, voyant Prosper fatigué, ne lui proposa pas

même de venir en promenade, et l'engagea à rester pour se reposer.

« Bien volontiers, répondit Prosper, car je me propose de me coucher de très bonne heure, n'ayant presque pas dormi la nuit dernière. Il est donc probable que je serai endormi à votre retour. »

C'est ce qui arriva. Le trop confiant M. Berthier, en revenant le soir, trouva Prosper enseveli dans le plus profond sommeil. Sur les assurances de Pierre que Prosper ne voulait rien prendre ce soir-là, le surveillant se retira convaincu qu'en effet une courte diète et le repos ne pouvaient être que salutaires au malade.

Vers sept heures, alors que tout reposait dans la maison, on eût pu voir une ombre se glisser par l'escalier dérobé, précédée d'un domestique qui faisait le service d'éclaireur. La maison, le jardin et le petit bois franchis sans accident, Prosper attendit environ vingt minutes, jusqu'à ce que le galop d'un cheval se fit entendre sur la grande route. C'était Charles de Lourdière. « Bravo ! s'écria celui-ci en

serrant les mains de son ami, voilà de l'exactitude, ou je ne m'y connais pas ! Embrassons-nous et vite à table! J'apporte un dîner délicieux, et j'espère que de ton côté tu auras une belle carte de vins ?...

— Une bouteille de champagne, du vin ordinaire et une excellente liqueur. Que veux-tu! je n'ai pu mieux faire, avec le peu d'argent qui me restait.

— Moi, j'apporte un poulet froid, divers plats et une grande variété de pâtisseries. Tout mon argent y a passé, hormis ce qu'il me faut pour le retour à Blois. »

C'est en devisant de la sorte que les deux amis arrivèrent à la maison où Pierre les introduisit avec le plus grand bonheur. Entrés dans la petite salle du festin, ils poussèrent une exclamation de joie. Le coquin avait bien fait les choses: une petite table, deux couverts brillants, des verres de diverses formes, deux splendides bouquets, et pour éclairer le tout un magnifique candélabre enlevé évidemment au salon de la maison. M. Chervel avait en Pierre la plus entière confiance et le

laissait pénétrer partout. Nous voyons s'il était trompé.

Nous ne nous étendrons pas sur les scandaleuses orgies (car pour ces enfants ce fut bientôt une orgie) de cette nuit fatale. Le ton de leur voix, d'abord prudemment baissé, s'éleva peu à peu et au bout d'une heure se changea en éclats de plus en plus bruyants.

« Quelle bonne farce, hein, Prosper! Quelle mine ferait le patron, s'il passait par ici!

— Buvons à sa santé : puisse-t-il ne revenir jamais ! »

Les verres étaient levés et les enfants, à moitié ivres, allaient faire une dernière libation, quand tout à coup la porte s'ouvre et sur le seuil un personnage sévère, muet, apparaît. Le *Mane*, *Thécel*, *Pharès* écrit par le doigt mystérieux d'un Dieu vengeur n'émut point autrement Balthazar que ne le fit pour nos jeunes gens l'apparition subite du surveillant général, car c'était lui. Non, jamais son visage n'avait paru à Prosper si sombre, si terrible, pas même lors de sa première nuit au dortoir. Il les regarda longtemps sans mot dire ; puis,

« M. de Lourdière, votre cheval vous attend; descendez au plus vite. »

Toutes les vapeurs du vin se dissipèrent comme par enchantement du cerveau de notre pauvre Prosper. Fasciné par le regard du redoutable M. Auger, il se sentit écrasé, perdu. Ainsi c'était pour en venir là qu'il avait gaspillé tout l'argent de sa mère, trompé son excellent père, menti à tout le monde. Il n'eut pas le temps de continuer ses réflexions, d'ailleurs tardives. M. Auger s'adressant enfin à lui : « Ce n'est pas mal débuté ! Paresseux, menteur, hypocrite..., débauché !...Je vous félicite, monsieur Granville ; monsieur votre père doit être fier de posséder un tel fils... Venez, Monsieur; M. Chervel me prie de vous amener au plus vite dans son cabinet, une nouvelle importante et qui vous concerne venant de lui être apportée. » Et comme Prosper atterré ne faisait pas un mouvement :

« Allons, dépêchez-vous !... vous allez faire attendre M. Chervel... Il me paraît pressé de vous apprendre une grave nouvelle...; ne le faites pas attendre. »

Ce disant, il saisit Prosper par le bras, en brandissant sa canne de la main laissée libre, et l'entraîna plutôt qu'il ne le conduisit jusqu'au cabinet du directeur. Il trouva M. Chervel assis à son bureau : son maintien était grave, cependant plus triste que sévère. Il tenait à la main une lettre, qu'il présenta à Prosper, en ne lui disant que ces mots :

« Lisez, Monsieur. »

Prosper avait reconnu l'écriture de son père. Un nuage passa sur ses yeux, un frisson parcourut son corps...

« Monsieur, je vous en prie, dites-moi si un malheur est arrivé à mes parents ! Sont-ils malades l'un ou l'autre ?

— Je puis vous rassurer à cet égard, dit le maître de pension avec plus de douceur; je suis bien aise que cette pensée vous ait occupé la première. Oui, il est arrivé à vos parents un grand malheur; mais ce n'est pas dans leur santé : votre père est toujours bien portant, et l'air natal a rendu la santé à votre mère. Maintenant que vous êtes rassuré sur

ces deux points, asseyez-vous, et lisez avec calme cette lettre qui vous est adressée. »

Voici ce qu'elle contenait :

« Mon cher enfant, j'ai une bien triste « nouvelle à t'apprendre. Nous sommes tota- « lement ruinés. Depuis mon voyage tout « récent aux Antilles, les malheurs sont venus « fondre sur nous presque coup sur coup et « sans relâche. Mes deux navires, qui étaient « richement chargés, ont péri corps et biens ; « deux faillites de mes principaux correspon- « dants anglais m'ont fait perdre des sommes « énormes ; j'étais venu en Angleterre pour « tâcher de ressaisir quelques débris de cet « autre naufrage, voilà que j'apprends par « une lettre de ta mère que nos bailleurs de « fonds, mécontents des retards involontaires « dans le payement de leur dividende, écri- « vaient tous à la fois pour réclamer leur « apport en capital, demande que je ne puis « satisfaire en ce moment. Ta mère, accablée « par ces coups répétés, est plus malade que « jamais. Elle a obtenu de nos créanciers

« un sursis, et elle est accourue près de moi « pour que nous délibérions ensemble sur « cette position lamentable. Pour moi, je « cours à la Martinique, où m'attend une « affaire capitale : prie Dieu que je n'échoue « pas et que ce travail qu'il m'envoie soit ma « planche de salut. Ce n'est pas une affaire « de peu d'importance ; mais j'y réussirai, « ou je périrai à la peine. Si je ne puis te « transmettre en mourant la fortune considé- « rable qui devait t'appartenir, au moins je « veux te laisser un nom sans tache et une « mémoire sans flétrissure.

« Maintenant, cher enfant, que vas-tu de- « venir au milieu du désastre qui nous ac- « cable ? Je n'ai plus le moyen de payer ta « pension à l'avenir, et même je dois les six « derniers mois, que je ne sais encore quand « ni comment je pourrai solder. Ici du moins « tu pourras me venir en aide. Ta mère t'a « donné soixante francs en te quittant ; moi, « je t'ai donné une montre qui vaut une pe- « tite somme. Il n'est pas possible que tu aies « dépensé tout l'argent de ta mère : donne ce

« qui t'en reste à M. Chervel ; ajoutes-y la
« montre, désormais devenue pour toi un
« meuble de luxe inutile. Je pense qu'il vou-
« dra bien se contenter de cet acompte et
« me donner du temps pour le surplus.

« Et toi, que vas-tu faire désormais? Tu
« ne peux plus continuer tes études, et ce
« que tu as appris ne peut pas te servir à te
« faire *gagner ta vie*. J'ai souligné à dessein
« ces mots, mon enfant, parce que désormais
« tu en es réduit là. Si tu ne veux pas mou-
« rir de faim, il faut *gagner ta vie* par le
« travail. Tu as quinze ans, tu es fort pour
« ton âge, bien portant, tu as bons bras, bon
« pied, bon œil ; avec cela on ne meurt pas
« de faim, quand on n'est ni lâche ni fainéant.
« Puisque l'instruction que tu as reçue est
« insuffisante pour te faire subsister, tu n'as
« d'autre ressource que dans le travail de tes
« bras. Je ne puis t'indiquer d'ici quel est
« l'état ou la condition qui te conviendrait le
« mieux. Je prie M. Chervel de te guider à
« cet égard, et je t'ordonne de suivre exacte-
« ment les conseils qu'il te donnera, comme

« si tu les recevais de moi-même. Rappelle-
« toi seulement qu'il n'y a point d'état déshonorant quand on le remplit avec zèle,
« honneur et probité, et que le travail est la
« condition imposée à l'homme par Dieu lui-
« même, quand il lui a dit : Tu gagneras ton
« pain à la sueur de ton front. »

Après la lecture de cette lettre, à laquelle il se reprit plusieurs fois, Prosper resta quelques instants comme anéanti ; puis des sanglots soulevèrent sa poitrine, et un torrent de larmes coula de ses yeux.

M. Chervel le laissa quelque temps exhaler sa douleur; ensuite il lui dit d'un ton grave et pénétré :

« Oui, vous avez raison de pleurer, moins sur la perte de votre fortune que sur l'état où vous vous trouvez réduit aujourd'hui par votre faute. Je vous l'ai déjà dit : tous les défauts, tous les vices se tiennent comme par la main, et forment, quand on s'y abandonne, une chaîne qui nous enserre et dont il est bien difficile de se dégager. La paresse

et la gourmandise sont sœurs ; elles entraînent avec elles une foule d'autres vices, parmi lesquels je ne citerai que l'oubli des devoirs envers les maîtres, envers les parents, envers Dieu lui-même. Vous en devez savoir quelque chose, depuis hier surtout. Dans toute autre circonstance, et sans le malheur qui vous frappe, et qui n'en peut être qu'une juste punition ou un avertissement salutaire que Dieu vous envoie, je ferais à votre égard un exemple sévère et solennel ; mais je suis retenu par une considération pour votre honorable et malheureux père. Tout ce qui s'est passé depuis votre liaison avec Charles de Lourdière, jusqu'à votre escapade et votre orgie de la nuit dernière, je le sais. Vos deux complices sont à jamais bannis de la maison ; quant à vous, vous en sortirez sans éclat ; seulement, pour votre punition, je ferai connaître à vos parents l'usage que vous avez fait de leurs cadeaux, et comment vous vous êtes trouvé dans l'impossibilité de les employer ainsi que le désirait monsieur votre père. Après cela, je ne lui en accorderai pas moins

tout le temps qu'il jugera nécessaire pour se libérer envers moi. »

En entendant ces derniers mots, Prosper se jeta aux genoux de M. Chervel, et avec un élan qui partait du cœur il s'écria :

« Oh! Monsieur, je vous en conjure, ne parlez pas de cela à mon père, ni surtout à ma mère : ce serait enfoncer un poignard dans le cœur de ces bons parents. Je ferai tout ce que vous voudrez, je travaillerai autant que mes forces me le permettront, et tout ce que je pourrai gagner je vous le donnerai jusqu'à ce que cette dette soit acquittée. Je vous le demande en grâce, accordez-moi cette faveur, non pas pour moi, qui ne le mérite pas, mais pour mon père, que vous réduiriez au désespoir ; pour ma pauvre mère, dont vous causeriez la mort. »

Il y avait dans ces paroles un tel accent de vérité, qu'il était impossible de ne pas croire à la sincérité du sentiment qui les dictait. M. Chervel en fut vivement touché, et, contenant à peine son émotion, il répondit :

« Je veux bien acquiescer à votre désir,

pour ne pas affliger d'une nouvelle douleur vos parents déjà si cruellement éprouvés ; mais ce sera à une condition, que du reste vous paraissez disposé à accepter, si les protestations que vous venez de me faire sont sincères. Voici de quoi il s'agit :

« Un riche fermier du Perche, demeurant à une quinzaine de lieues d'ici, a un fils un peu plus jeune que vous, qu'il a l'intention de mettre en pension chez moi. Cet enfant, quoique élevé dans les travaux agricoles, a montré de bonne heure les plus heureuses dispositions pour l'étude ; le curé de son village a développé ces dispositions, et aujourd'hui ce jeune homme est en état de faire ses humanités. Jusqu'ici le père a résisté à ses désirs, parce que son fils lui rend de grands services dans son exploitation rurale, et qu'un domestique ordinaire ne pourrait le remplacer. Il cherche partout, et il m'a demandé si je ne pourrais pas lui découvrir un jeune homme, à peu près de l'âge de son fils, qui pourrait remplir jusqu'à un certain point le vide que l'absence de celui-ci ferait dans sa

maison s'il le mettait en pension. Il faut simplement que ce jeune homme soit d'une bonne santé ; qu'il se prête aux différents travaux de la ferme, plutôt comme surveillant que comme ouvrier ; qu'il sache assez bien écrire et compter pour tenir les livres de la maison; enfin qu'il soit d'une probité telle, que l'on puisse avoir une entière confiance en lui. Moyennant ces conditions, il sera regardé, non comme un domestique, mais comme l'enfant de la maison. J'ai pensé à vous pour cet emploi : vous sentez-vous capable de l'accepter et de le remplir ?

— Oh ! oui, Monsieur, et de grand cœur.

— Bien, très bien, mon ami ; c'est un moyen que la Providence semble vous avoir ménagé pour vous réhabiliter aux yeux de ceux que vous avez affligés et aux vôtres ; mais ne précipitons rien. Une pareille résolution est trop sérieuse pour être prise légèrement, et par suite d'un entraînement irréfléchi. Je vous en préviens, l'épreuve sera longue et pénible ; vous sentez-vous en état de la supporter ?

— Oui, Monsieur, avec l'aide de Dieu, je la supporterai.

— De mieux en mieux. Eh bien, s'il en est ainsi, je vous donne encore jusqu'à demain matin pour réfléchir ; et si alors vous êtes dans les mêmes dispositions, je vous ferai conduire immédiatement à Bonneval; c'est le nom du village que vous allez habiter. »

Le lendemain de grand matin, Prosper était levé sans avoir eu besoin d'être réveillé. Il se présenta aussitôt chez M. Chervel, en lui disant que plus il avait réfléchi, plus il persistait dans sa résolution, et qu'il demandait à partir le plus tôt possible.

Une heure après il montait à cheval, escorté de M. Auger, qui était chargé de le conduire à sa destination. Au moment de son départ, M. Chervel prit la main de Prosper, la lui serra cordialement, et lui dit en l'embrassant avec la tendresse d'un père :

« Mon ami, votre réhabilitation commence dignement ; dans l'espoir que vous continuerez, dès à présent je vous rends mon es-

time et mon affection, et, en ce qui me concerne, tout le passé est oublié.

— Merci, Monsieur, répondit Prosper en versant des larmes qui n'avaient rien d'amer, merci; vous venez de me donner le plus grand encouragement que je puisse recevoir; soyez persuadé que je me rendrai digne d'une si grande bienveillance. »

Le surveillant général, témoin de cette scène, et qui était au courant de tout ce qui s'était passé, pouvait à peine retenir son émotion, et il répétait tout bas :

« Oui, je l'ai toujours dit, un jeune homme qui aime le cheval et qui est bon écuyer, ne saurait être un mauvais sujet. »

Puis, élevant la voix :

« Allons, jeune homme, cria-t-il du ton d'un instructeur au manège, ferme sur les étriers, rendez la main, et en route. »

CONCLUSION

CONCLUSION

—

Prosper tint la promesse qu'il avait faite à M. Chervel. Nous voudrions pouvoir raconter en détail à nos jeunes lecteurs l'histoire intéressante de son séjour à Bonneval pendant les dix à douze mois qu'il y resta ; mais l'espace et le temps nous manquent. Nous dirons seulement qu'il embrassa sa nouvelle profession avec un courage et une résolution qu'on n'aurait guère attendus de lui quelques mois auparavant. Ce n'est pas que de temps en

temps, dans les commencements surtout, il n'éprouvât d'amers regrets, des remords cuisants, parfois des défaillances; mais la pensée de son père, de sa mère, de M. Chervel, le ranimait et lui rendait le courage. Puis il rencontra bientôt une consolation plus grande et un soutien plus fort. Il eut le bonheur de faire connaissance du bon curé qui avait donné des leçons au fils du fermier qu'il avait remplacé. Le digne prêtre gagna sa confiance par l'intérêt et la bienveillance qu'il lui témoigna; Prosper sentit se réveiller en lui les sentiments religieux qui y étaient restés longtemps endormis; il s'approcha du tribunal de la pénitence, et y fit un humble et entier aveu de ses fautes. Les larmes du repentir inondaient ses joues; bientôt les paroles consolantes du prêtre les séchèrent, et l'absolution qu'il reçut vint le soulager du poids énorme qui l'oppressait depuis si longtemps.

A compter de ce moment, ses nouvelles occupations lui devinrent plus faciles ; il accomplit sa tâche journalière d'une manière qui étonnait le fermier lui-même. Quand, après un long travail, on lui laissait quelques heures de repos, il en profitait pour lire ses livres de classe, qu'il avait apportés avec lui.

« C'était, disait-il au fermier, qui s'en étonnait, la meilleure manière pour lui de se délasser. »

Ainsi, par une singularité que comprendront ceux qui connaissent le cœur et l'esprit humains, le goût de l'étude lui vint quand il n'avait plus la facilité de le satisfaire comme autrefois, et que l'étude n'était plus pour lui une obligation. Ici il trouva encore de grands secours dans l'obligeance du curé. Le bon prêtre lui donna des leçons et des conseils, et lui fit faire, en un an et en travaillant seulement quelques heures par semaine, plus de

progrès qu'il n'en avait fait pendant cinq ou six ans auparavant.

Il y avait près d'un an que Prosper habitait Bonneval, lorsqu'un dimanche après vêpres on vint lui dire que quelqu'un le demandait chez M. le curé. Quel fut son étonnement, en entrant dans le salon, d'y trouver son père, sa mère et M. Chervel! Après les tendres embrassements que nous n'essayerons pas de décrire, le curé dit à M. Granville :

« Monsieur, je vous rends votre fils entièrement corrigé; je n'ai pas eu grand mérite à cet heureux changement, préparé du reste par M. Chervel; sa conversion s'est opérée d'elle-même, je n'ai eu qu'à seconder ses bonnes dispositions, et Dieu a fait le reste.

— Je vous remercie, mes bons amis, de tout

ce que vous avez fait pour mon fils et pour moi; maintenant, monsieur Chervel, voulez-vous le recevoir dans votre pension ?

— A bras ouverts, s'écria le chef d'institution, et partons immédiatement pour le collège. »

La leçon profita à Prosper, qui acheva ses études d'une manière aussi brillante qu'il les avait mal commencées.

FIN

TABLE

—

Chapitre I. — Le dormeur 7
— II. — Les conseils de maître Jacques . . 27
— III. — M. Chervel et le collège de P... . 39
— IV. — La première journée à la pension. . 59
— V. — Le surveillant général. 81
— VI. — Une mauvaise connaissance. . . . 105
— VII. — La dernière escapade. 131
Conclusion 155

11527. — Tours, impr. Mame.

TABLE

CHAPITRE I. — Le dormeur 7

— II. — Les conseils de maître Jacques . . 27

— III. — M. Chevrel et le collège de P.. . 39

— IV. — La première journée à la pension . 59

— V. — Un surveillant général 81

— VI. — Une mauvaise connaissance . . . 105

— VII. — La dernière escapade 131

CONCLUSION 159

11527. — Tours, imp. Mame.

LIBRARY
AUG
27
1950
OXFORD

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BRIEF
PQA
0024165

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 02 13 01 038 5